

L'HISTOIRE ROMAINE À ROME

par Jean-Jacques Ampère

INTRODUCTION

PREMIÈRE PARTIE — LA ROME PRIMITIVE ET LA ROME DES ROIS

- I. — FORMATION DU SOL ROMAIN** Formation de l'horizon romain et du sol de la campagne romaine. - Formation des collines de Rome. - Époque du grand lac qui couvrait le sol de Rome. - Le sol de Rome mis à nu par l'écoulement du grand lac. - Persistance de l'action des forces volcaniques dans l'âge historique. - Influence de la composition géologique du sol de Rome sur son histoire.
- II. — ÉTAT PRIMITIF DU SOL ROMAIN** Le Tibre, changement de couleur, aspect primitif et aspect actuel, débordements anciens et modernes. - Le Vatican, le Janicule, le Champ de Mars avant Rome. - Lauriers sur l'Aventin. - Pâturages sur le Palatin. - Sources tarées, collines abaissées, aplanies ou disparues. - Chênes sur le Coelius, bois sur l'Esquilin. - La Subura. - Les saules du Viminal. Le Quirinal ; bois sacrés, restes de la forêt primitive. - Changement de forme des collines, exhaussement du sol. - Campagne de Rome, forêts détruites, changements dans le cours des eaux, lacs diminués ou supprimés. - Théâtre de l'histoire romaine.
- III. — CLIMAT PRIMITIF DE ROME, ET DE LA CAMPAGNE ROMAINE** Changement du climat de Rome, plus rigoureux à l'origine. - La malaria existait dans l'antiquité. - La cause de ce fléau est inconnue. - Il est combattu par l'habitation et la culture. - La malaria antérieure à Rome.
- IV. — PREMIERS OCCUPANTS DU SOL ROMAIN** Peuples primitifs du Latium. - Saturne, la ville latine de Saturnia, temple de Saturne. - Les Sicules, les Ligures, le Septimontium. - Détermination de l'étendue de la ville Sicule et Ligure antérieure à Rome.
- V. — LES ABORIGÈNES ET LES PÉLASGES** Extension et dispersion des Pélasges. - Les Aborigènes alliés aux Pélasges. - Les Pélasges appartiennent à la race grecque. - Les Aborigènes ne sont pas les habitants primitifs du Latium. - Trace des Pélasges en Italie. - La Rome primitive, Roma Quadrata.
- VI. - LES PÉLASGES (suite)** Murs pélasgiques en Asie, en Grèce, en Italie, aux environs de Rome. - Murs d'Alatri. - Vestiges de la religion des Pélasges. - Pan générateur. - L'ancre Iupercalé. - Vesta, sanctuaire de Vesta. - Autres sanctuaires fondés par les Pélasges aux environs du Palatin. - Le mauvais œil.
- VII. — TRADITIONS POÉTIQUES, ÉVANDRE, HERCULE** Traditions poétiques localisées à Rome. - Évandre sur le Palatin. - Idylle à rejeter. - Ce qu'il y a de vrai dans cette fable et dans des fables analogues : la venue des Pélasges. - Hercule aux bords du Tibre. - Cacus dérobe les bœufs d'Hercule. Ce que contient cette tradition : une histoire de brigand, idées mythologiques qui s'y sont mêlées. - Souvenirs de Cacus au moyen âge. Autel et temple d'Hercule. Une légende païenne. - L'Hercule du Capitole. - Caractère pélasgique et durée du culte d'Hercule. - Extension de la ville pélasgique sur les sept collines.
- VIII. — SUITE DES TRADITIONS POÉTIQUES. - ÉNÉE ET LES TROYENS** Fable des origines troyennes de Rome. - Sens historique de cette fable. - Ce qu'il y a de vrai dans le récit poétique de Virgile. - État, ancien et moderne de la plage d'Ostie. - Fidélité historique et anachronismes de Virgile. - Traits de mœurs et de costume encore reconnaissables chez les habitants de la montagne. - La Rome d'Évandre - Souvenirs qu'a laissés la tradition poétique.
- IX. — SABINS ET ETRUSQUE, À ROME, AVANT ROMULUS** Pélasges et Sabins Aborigènes. - Sabins sur le Palatin. - Nom mystérieux de Rome. - Sabins sur le Janicule, sur l'Aventin et au pied de l'Aventin. - Le Terentum, légende sabine. - Autel de Consus très anciennement déterré. - Les Sabins au Quirinal avant Romulus.

- Latins et Sabins, caractère de ces deux peuples et de leurs dieux, Saturne et Janus. - Famille des peuples sabelliques. - La Sabine est venue jusqu'à Rome. - Résultats de la cohabitation des Sabins et des Pélasges. - Traces d'un ancien établissement étrusque sur le Capitole. - Résumé de ce qui précède. Neuf Rome avant Rome.

IX. — ROMULUS

De la légende historique et de la vérité qu'elle peut contenir. - Exposition de Romulus et de Remus au bord du Vélabre. - La louve, louve du Capitole, époque des loups. - Romulus est un berger des rois d'Albe. - L'asile, antérieur à Romulus. - Un reste des murs de Romulus existe encore. - L'enceinte sacrée de Rome tracée selon le rite étrusque. - Où étaient les portes de la Rome du Palatin. - Présages consultés par les deux frères selon le rite étrusque. - Les vautours sont des faucons. - Romuria, forteresse pélasge devenue latine. - Romulus tue Rémus, double sens de la légende. - Prétendu tombeau de Remus.

XI. - SUITE DE ROMULUS

La vérité sur l'enlèvement des Sabines. - Guerres de quelques villes voisines de Rome contre Romulus ; ce que peut être son triomphe. - Temple de Jupiter Feretrius. - Guerre de Tatius et de Romulus ; le chef étrusque son allié. - Tarpéia. - Miracle, porte et temple de Janus ; légende mal comprise. - Combat dans le Forum - Mettus Curtius, lac de Curtius. - Retraite de Romulus, temple de Jupiter Stator. - Supplication des Sabines. - La paix jurée entre les deux rois ; en quel endroit. - Comilium, lieu d'assemblée des Sabins. - Vulcanal. - Ce que n'a pas fait Romulus. - Mort de Tatius. - Mort de Romulus. - Variantes de la tradition à ce sujet ; explication. - Tombeau et reliques de Romulus. - Chant dit Vélabre.

XII. — NUMA POMPILIUS

Ascendant définitif des Sabins. - Culte et temple de Vesta. - La porte Stercoraria. - Cloître des Vestales, et demeure de Numa. - Caractère guerrier des cultes institués par Numa. - Les Saliens, les Féciaux, la colonne de la guerre et le temple de Janus. - Le temple de la Bonne foi. - Le roman d'Égérie, fontaine d'Égérie à Rome, grotte d'Égérie près du lac de Némi. - Influence de l'Etrurie sur Rome, par l'intermédiaire des Sabins. - Divinités étrusques apportées à Rome par les Sabins et importation par eux des arts étrusques à Rome. - Sépulture de Numa.

XIII. - PROMENADE HISTORIQUE DANS LA RONE SABINE AU TEMPS DE NUMA

La Rome sabine sur toutes les hauteurs excepté le Palatin et le Coelius. - Restes des Sabins aborigènes sur ces deux collines. - Cultes sabins et familles sabines sur le Quirinal. - Les Sabins sur le Viminal et l'Esquilin. - Le champ de Mars occupé par les Sabins, Mars n'est pas un dieu romain. - Mars introduit par les Sabins dans la légende de Romulus. - Le Capitole sabin. - Les Sabins dans le Forum, les danses des Saliens. - Origine des étrennes. - Les Sabins tout autour du Palatin et sur l'Aventin, dans l'espace qui sépare du Tibre l'Aventin et le Capitole. - Junon, Minerve, Diane, divinités sabines. - Les Sabins dans l'île Tiberine, dans le Trastevere. - Conclusion historique ; séparation et inégalité de la ville romaine et de la ville sabine. - Infériorité et dépendance de la première. - Grand rôle des Sabins dans l'histoire romaine.

XIV. - TULLUS HOSTILIUS

Tullus Hostilius est un roi sabin. - Guerre d'Albe. - Le combat des Horaces et des Curiaces, les uns et les autres Sabins ; leurs tombeaux. - Meurtre d'Horatia. - Jugement de Marcus Horatius, Pila Horatia. - La poutre de la Sœur, lieu de l'habitation de la famille Horatia. - Bataille contre les Vétiens et les Fidénates. - Destruction d'Albe. - Les Albains sur le Caelius. - César est Latin. - La Curia Hostilia, origine sabine des curies. - Guerre contre les Sabins expliquée. - Tullus Hostilius d'impie devient dévot. - Il veut attirer la foudre et périt. - Autre version de sa mort.

XV. — ANCUS MARTIUS

Caractère du règne d'Ancus, sa maison. - Les Féciaux, d'institution sabine : la colonne de la guerre. - Guerres contre les Latins et populations latines établies sur l'Aventin. - Guerre contre les Vétiens ; conquêtes au delà du Tibre ; fondation d'Ostie, déplacement d'Ostie. - Les Salines d'Anus existent encore. - La transplantation des Latins à Rome ; origine de la plebs romaine. - Différence de la plebs et des clients. - Le commerce latin, l'industrie sabine. - Ancus fortifie Rome : le fossé des Sabins, la citadelle du Janicule, le pont Sublicius, les murs d'Ancus. - Politique des rois sabins et d'Ancus en particulier. - La prison Mamertine et la popularité. - Ce qui fit périr

la royauté sabine.

XVI. - LE PREMIER TARQUIN

Comment Rome eut-elle un roi étrusque. - Origine de Tarquin. - Prodiges sur le Janicule. - Politique de Tarquin ; lui et sa femme prennent des noms sabins. - Cette politique se montre dans la fondation du nouveau Capitole et dans la nouvelle organisation des tribus. - Caractère de la monarchie étrusque. - Grands travaux d'utilité publique. - Dessèchements commencés. - Le Cirque. - Jeux de l'Étrurie à Rome. - Union des divers éléments de Rome ; enceinte générale des collines. - Le marché embelli ; avances aux Latins. - Les fils du dernier roi sabin tuent Tarquin sur la Vélie.

XVII. — SERVIUS TULLIUS

Légende sabine sur Servius Tullius. - Mastarna. - Servius Tullius élu par le sénat. - Culte et temple de la Fortune, dévotion de l'aventurier à la Fortune. - Les Compitalia, l'éte des Lares, politique de Servius. - Rome, ville latine ; Rome mise à la tête des populations latines ; temple de Diane. - Opposition des Sabins, supercherie religieuse. - Première enceinte de toute la ville ; Rome existe.

XVIII. - SUITE DE SERVIUS TULLIUS

Institutions de Servius. - Tribus locales substituées aux tribus de race. - Les classes. - Principe du cens. - La propriété, fondement et mesure de l'importance politique. - Les Septa. - Rapport de la constitution de Servius et de celle de Solon. - Comment une constitution à la grecque a-t-elle pu venir d'un chef étrusque ? - Explication, rapport de Mastarna avec les villes grecques de Campanie. - Origine grecque de la monnaie, des mesures, de l'écriture romaines. - Actes de naissance et de décès, trois temples. - Mort de Servius, chant de la parricide. - Rue Scélérate.

XIX. — LA ROME ÉTRUSQUE

Question de l'influence des Étrusques sur Rome, présomption tirée de monuments et de la topographie. - Origine et formation du peuple étrusque. - Rapports de l'Étrurie avec la Grèce, l'Orient, les populations germaniques. - Ce que les Romains ont reçu des Étrusques. - Chiffres, monnaie, calendrier, les cloches, les moulins à bras, etc. - Jeux : pugilat, courses de chevaux et de chars ; jeux séculaires : le siècle étrusque. - Représentations dramatiques, combats de gladiateurs, pompe royale et patricienne, pompe triomphale d'origine étrusque. - Ce qu'il y eut d'étrusque dans la religion et dans l'organisation politique, dans le système militaire et dans l'agriculture des Romains. - L'art romain fut étrusque jusqu'au jour où il fut grec. - Architecture, sculpture, musique. - Tableau de Rome sous les rois étrusques.

XX. - TARQUIN LE SUPERBE

Tyrannie et grandeur de Tarquin. - Sa politique à l'égard des Sabins et à l'égard des Latins. - Fêtes latines, temple de Jupiter sur le mont Albain. - Assemblée des Latins près de l'eau Ferentina, meurtre d'Herdonius. - Prise de Gabie. - Guerre contre les Volscs. - Colonies dans les villes pélasgiques de Signia et de Circéi. - Le monte Circello chez Homère et chez Virgile, souvenirs de la magicienne Circé. - Temple de Jupiter Capitolin ; son architecture, sa forme, sa grandeur. - Travaux imposés par Tarquin, la cloaca maxima. - Tarquin envoie consulter l'oracle de Delphes ; premiers rapports de Rome avec la Grèce. - Les livres sibyllins. - Feinte stupidité de Brutus, fable née de son nom. - Lucrece Sabine, Collalie Sabine, Brutus Sabin. - Expulsion des rois. - Jugement sur Tarquin.

DEUXIÈME PARTIE — LA RÉPUBLIQUE

I. — GUERRE D'AFFRANCHISSEMENT

Le consulat. - Les biens privés des Tarquins confisqués, jugement de Tite Live. - Champ de Mars, origine prétendue de l'île Tibérine. - Conspiration, exécution des fils de Brutus dans le Forum. - Buste de Brutus. - Temple élevé par Brutus à la déesse Carina. - Mort de Brutus. - Valerius Publicola soupçonné à l'occasion de sa maison sur la Vélie. - Dédicace du temple de Jupiter, fermeté sabine. - Porsenna occupe la citadelle du Janicule. - Le pont Sublicius, Horatius Coclès, histoire de sa statue. - Mucius Scaevola, les prés de Mutins. - Clélie, sa statue sur la Vélie. - Bataille livrée par Aruns aux Ariciens, tombeau d'Aluns. - Rue et quartier étrusques, origine de ce nom. - Porsenna a été le maître à Rome. - Pourquoi la confédération latine embrassa la cause de Tarquin. - La gens Sabine des Claudii passe aux Romains. - Bataille du lac Régille, emplacement du lac, apparition et temple de Castor et Pollux. - Dédicace du temple de

Saturne.

II. — LIEUX POLITIQUES DE ROME

Nulla demeure particulière assignée aux rois et aux consuls. - Lieu de réunion du sénat, la curie, différents temples. - Lieu des assemblées patriciennes, le Comitium. Plate-forme qui le dominait à l'ouest, le Vuleanal. - Tribunal du préteur. - Comices par curies dans le Comitium. - Comices par centuries dans le Champ de Mars. - Censure. Recensement, lustration. - Questure. - Le Forum, comices par tribus, la tribune. - Recensement et procession annuelle des chevaliers dans le Forum. - Corps religieux, leurs habitations respectives.

III. - COMMENCEMENT DE LA LIBERTÉ

Guerres au dehors et luttes au dedans. - Avarice et manque de foi des patriciens ; temple de Mercure. - Les plébéiens se retirent sur le mont Sacré. - Création des tribuns du peuple et des édiles. - Coriolan, sa hauteur, son exil, fait la guerre aux Romains, vient à quatre milles de Rome. - Valeria et les femmes romaines vont vers lui, il s'arrête à la voix de sa mère. Lieu de la scène. - Temple de la Fortune des femmes. - Spurius Cassius ; première loi agraire. - Spurius Cassius est mis à mort par son père ; origine de la puissance paternelle chez les Romains. - Offrande au temple de Cérès. - Statue et maison de Sp. Cassius ; temple de Tellus. - Dynastie consulaire des Fabius ; ils passent aux plébéiens. - Motifs de leur établissement militaire contre les Véiens. - Leur départ de Rome, le chemin qu'ils suivent, la porte Carmentale. - Leur guerre contre Véies, leur défaite, leur mort. - Les Véiens sur le Janicule et dans le Champ de Mars.

IV. - CIMCINNATUS, LES DÉCEMVIRS

Agitations dans le Forum. - Mort d'un tribun. - Troubles au sujet de la loi Publilia. - Appius se donne la mort. - Violences des jeunes patriciens ; le fils de Cincinnatus condamné ; cause de la pauvreté de Cincinnatus. - Le Capitole occupé par le Sabin Herdonius. - Cincinnatus consul. - On va chercher Cincinnatus dans son champ pour le faire dictateur ; le vrai Cincinnatus. - Les terres sur l'Aventin données aux plébéiens par la loi Icilia. - Les décemvirs ; histoire de Virginie. - Meurtre de Spurius Mælius ; l'Æquimelium. - Ce qu'était la dictature à Rome, essentiellement temporaire ; différence d'un remède et d'un régime.

V. - PREMIÈRES GUERRES. - PRISE DE VÉIES

Guerres avec les Æques et les Volsques. - Guerres contre Véies. - Statues des ambassadeurs romains mis à mort par Tolumnius, placées près des Rostres. - Cornelius Cossus tue Tolumnius. - Déférence de Tite-Live pour un témoignage d'Auguste. - Temple d'Apollon médecin. - Fidène reprise. - Verrugo. - Siège de Véies. - L'émissaire du lac d'Albano. - Comédie religieuse et politique. - Véies est prise. - Temple de Junon sur l'Aventin, - Triomphe, dévotion et impopularité de Camille. - Exil et prière de Camille. - Voix divine qui annonce l'arrivée des Gaulois. - Autel d'Ajus Locutius.

VI. - LES GAULOIS

Premiers rapports des Romains et des Gaulois. - Défaite de l'Allia. Les Gaulois à Rome ; incendie de la ville, massacre des vieux patriciens. - Les Gaulois tentent de surprendre le Capitole ; ils sont repoussés par Manlius. - Temple de Junon Moneta. - Effet de la malaria ; les Gaulois se décident à lever le siège. - Rusta Gallica. - Mensonge de Tite-Live, Rome s'est rachetée. - Les plébéiens veulent transporter Rome à Véies ; les patriciens et Camille résistent. - On rebâtit la ville à la hâte ; de là son irrégularité. - Temple de Mars. - On garantit le Capitole par une muraille. - Jugement, condamnation et mort de Manlius. - Le sénat appelle Camille pour qu'il s'oppose aux lois Liciniennes. - Scènes orageuses au forum. - Accord des partis, temple de la Concorde.

VII. - GUERRES SAMNITES. - PYRRHUS

Grand caractère du cinquième siècle de Rome. - Dévouements des Décius et de Curtius. - L'ennemi encore aux portes de Rome. - Combat de Manlius et du Gaulois. - L'ambassadeur latin au Capitole. - Soumission d'Antium, les Rostres. - Commencements des guerres samnites. - Effet du désastre de Caudium. - Guerre avec les Étrusques ; les Romains passent la forêt Ciminienne. - Appius Claudius construit le premier aqueduc et la première voie romaine. - Motifs historiques de divers temples. - Statue équestre d'un consul plébéien dans le Forum. - Deux temples de Vénus. - Temple d'Esculape dans l'île Tibérine. - Politique d'Appius Cæcus. - Triomphe de l'égalité, Cn. Flavius, temple de la Concorde. - Temple

de la Pudicité plébéienne. - Le comitium est vaincu par le Forum. - Les Grecs de Tarente et les Romains ; Naples et Rome. - La Rome de Cinéas. - Pyrrhus vient à Préneeste. - Triomphe de Curius.

VIII. - ROME PENDANT LES GUERRES PUNIQUES

Premiers combats de gladiateurs. - Victoire navale de Duilius, colonne rostrale, temple de Janus, pont Quatro-Capi. - Temple de Matuta, élevé par Régulus. - Champ de Régulus. - Passage des Alpes par Annibal. - Bataille de la Trebbia. - Cicatrice des bustes de Scipion. - Flaminius, cirque Flaminien, voie Flaminienne. - Bataille de Trasimène. - Agitation du Forum, calme de la curie. - Bataille de Cannes, consternation à Rome, fermeture du sénat. - Pourquoi Annibal est allé à Capoue, pourquoi il a marché sur Rome. - Annibal sous les murs de Rome. - Ce qu'est le prétendu temple du dieu ridicule. - Prise de Syracuse, temple de l'Honneur et de la Vertu, ce qu'il faut entendre par ces mots. - Opposition et compromis des casuistes romains. - Prise et punition de Capoue, incendie dans le Forum. - Les Tarentins et les envoyés des colonies romaines dans le sénat. - Procession. - Joie de Rome en apprenant la mort d'Asdrubal ; triomphe de ses vainqueurs. - Scipion, son mysticisme et ses bustes. - Son mépris pour les lois. - Son ascension au Capitole. - Plaintes contre un de ses protégés. - Maison de Scipion l'Africain. - Tombeau des Scipions.

IX. - ROME PENDANT LES GUERRES DE GRÈCE ET D'ORIENT

Caractère général de cette période. - Culte et temple de Cybèle. - Députations de rois et de peuples ; guerre contre Philippe. - La curie et le champ de Mars. - Guerre contre Antiochus, temple de la Piété. - Scipion l'Africain lieutenant de son frère ; il s'élève un arc de triomphe avant la guerre. - Condamnation de Scipion l'Asiatique. - Les orgies de l'Aventin. - Triomphe de Paul-Émile. - Guerre d'Étolie, temple d'Hercule Musagète. - Portique de Metellus ; destruction de Corinthe ; autre temple d'Hercule. - Guerres contre les Gaulois, trois temples de Jupiter, temple de Junon libératrice - Bas-reliefs et statues qui se rapportent à ces guerres. - Le prétendu gladiateur mourant. - Guerres liguriennes ; temple de Diane, de Junon reine. - Guerre d'Espagne ; temple de la Fortune équestre. - Temple de Mars ; temple de Laverna. - Grandeur de Rome.

X. - LA GRÈCE À ROME DANS L'ART

Influence de la Grèce dans l'art. - Toutes les époques de la statuaire grecque représentées à Rome. - L'art avant Phidias. - L'art au temps de Phidias. - Le Jupiter, la Minerve de Phidias. - La Junon de Polyclète. - Le discobole et la vieille femme ivre de Myron. - Animaux d'après Myron. - Scopas. Grandes compositions de Scopas : les Niobides, les divinités de la mer ; imitations et vestiges de cette composition jusqu'à Raphaël ; la Ménade furieuse, l'Apollon Citharède, les Muses. - Euphranor : Pâris. - Les mêmes artistes sculpteurs, peintres, architectes, quelquefois écrivains, dans l'antiquité comme à l'époque de la renaissance. - Praxitèle : le jeune Satyre, l'Apollon au lézard, les deux Amours, la Vénus de Cnide et les Vénus qui en dérivent. - Histoire des Grâces. - Bacchus et personnages bachiques ; types de Diane, de Junon, de Cérès d'après Praxitèle. - Léocharès : enlèvement de Ganymède. - Lysippe, réalisme, l'Hercule Farnèse d'après Lysippe ; le torse. Époque alexandrine : Sculpture égyptienne et grecque, école de Pergame. - Second âge de la sculpture grecque, l'Hermaphrodite, le Laocoon. - L'Apollon du Belvédère, problème de son origine. Vue générale des phases de l'art grec.

XI. - SUITE DE LA GRÈCE A ROME DANS L'ART

Les héros de la Grèce. - Hercule. - Trépieds, candélabres, trônes, autels, coupes. - Thésée. - Expédition des Argonautes. - Guerre de Thèbes. - Guerre de Troie, l'Illiade, l'Odyssée et les poèmes cycliques dans la sculpture. - Le théâtre grec dans la sculpture. - Eschyle, Sophocle, Euripide. - Tragédies perdues, retrouvées par les statues et les bas-reliefs. - La comédie grecque. - Sculptures d'après des tableaux. - Les héroïnes. - Portraits de personnages grecs. - Philosophes. - Orateurs et Rhéteurs. - Poètes. - Hommes d'État et hommes d'action. - Portraits d'Alexandre, jugement sur Alexandre et sur César.

XII. - SPOLIATIONS ET COLLECTIONS

Comment les objets d'art grecs sont venus à Rome. - Pillages de la conquête, jugement sur ces pillages. - Dépouilles de Syracuse, de Capoue et de Tarente. - La Grèce spoliée par ses libérateurs. - Réclamations, Fulvius Flaccus et les tuiles du temple de Junon. - Mummius, barbarie romaine. - Vols au profit des particuliers. - Sylla.

- Peintures murales enlevées. - Pillage en grand, Verrès. - Lucullus. - Pompée. - César. - Les temples devenus des musées. - Objets d'art dans d'autres lieux publics, les portiques, le forum, les septa ; dans les maisons des particuliers, les jardins et les villas. Amateurs à Rome. - L'art grec partout.

XIII — L'ART CHEZ LES ROMAINS

L'art à Rome étrusque avant d'être grec. - Quand l'art grec s'introduisit-il à Rome ? - Pureté du goût grec dans les monuments de la république. - Le cirque de Rome et l'hippodrome d'Olympie. - Théâtres, masques et personnages dramatiques. - Amphithéâtres, gladiateurs, combats d'hommes et d'animaux. - Le gladiateur et l'athlète, athlètes à Rome. - Arcs de triomphe, basiliques et curies. - L'architecture grecque et l'architecture romaine. - Monuments d'utilité générale, égouts, aqueducs, voies romaines, rues de Rome, ponts, forums, marchés, magasins publics. - Architectes romains et architectes grecs. - Sculpteurs romains et grecs. - Sculpture grecque et romaine. - Portraits d'hommes, portraits de villes, de provinces, de fleuves. - La peinture et la mosaïque à Rome.

XIV. — LES TOMBEAUX ROMAINS

Le tombeau à ses divers âges. - La tombe étrusque, la tombe grecque et la tombe romaine. - Disposition des sépultures : le temple et la maison ; urnes funèbres, peinture des tombeaux. - Bas-reliefs : scènes de famille et professions ; commerce, tombeau du boulanger, état militaire, carrière des lettres. - Idées et symboles de la mort chez les Romains. - Leur croyance à l'immortalité exprimée par la mythologie, par les traditions héroïques. - Passage dans l'autre monde. - Allusions, sur les tombeaux, aux mystères de Bacchus et à l'initiation.

XV. — CATON ET LES GRACQUES

La république romaine à la fin du cinquième siècle de Rome et au commencement du sixième. - Caton vieux Sabin. - Caton aux prises avec les dames romaines. - Carrière militaire de Caton ; Temple de la Victoire Vierge. - Censure de Caton, sa statue. - Travaux d'utilité publique. - La basilique Porcia près de la Curie. - L'aristocratie de la naissance et l'aristocratie de l'argent. - Dernière partie de la vie de Caton à Rome. - Origine et caractère particulier de la famille des Gracques. - Le père des Gracques. - Basilique Sempronia. - Les deux Gracques : différence de leurs traits, de leur caractère, de leur éloquence ; culte populaire rendu à leurs statues. - Ce qu'étaient les lois agraires ; un préjugé réfuté. - But politique de Tiberius Gracchus. - Assemblées du Forum. - Déposition du tribun Octavius par le peuple ; faute et excuses de Tiberius. - Scènes dans le Forum. - Meurtre de Tiberius Gracchus sur le Capitole. - Barbarie des patriciens. - Mort de Scipion Émilien ; sa villa de Laurentum. - Térence, son jardin sur la voie Appienne. - Caius Gracchus se dévoue à l'œuvre de son frère. - Caius Gracchus s'occupe beaucoup des routes ; pierres milliaires, substructions de la voie Appienne ; ses motifs politiques. - Politique artificieuse du sénat. - Caius Gracchus vient demeurer dans la Subura, comme César. - Caius Gracchus veut fonder une Italie. - Assemblée orageuse du Capitole. - Faute de Caius Gracchus ; il va sur l'Aventin. - Caius Gracchus se tue au delà du Tibre. - Atrocités des vainqueurs. - Temple de la Concorde et basilique d'Opimius. - Cornélie, sa statue et sa grande âme.

XVI. — MARIUS ET SYLLA

Patrie et origine de Marius. - Réforme électorale, les ponts des comices. - Jugurtha à Rome. - L'arc de Fabius. - Les Romains pénètrent dans la Gaule. - Première invasion des peuples germaniques. - Les Teutons et les Cimbres défaits par Marius. - Souvenirs de sa victoire en Provence. - Monuments à Rome, les trophées de Marius, le temple de l'Honneur et de la Vertu. - Portique et maison de Catulus. - Temple de la fortune de ce jour. - Politique double de Marius ; il assiège Saturninus au Capitole, Saturninus est tué dans la Curie. - Maison de Marius. - Guerre sociale ; maison de Livius Drusus, son rôle politique, sa mort. - Violences dans la Curie et dans le Forum. - Sylla marche sur Rome, combat dans le marché Esquilin et près du temple de Tellus. - Fuite de Marius. - Départ de Sylla pour l'Asie. - Guerre de deux consuls dans le Forum. - Retour de Marius, Marius au Janicule, à la porte Capène. - Égorgements de Marius, sa mort. - Rome pendant l'absence de Sylla ; incendie du Capitole. - Sylla devant Préneste. - Massacres à Rome. - Sylla à la porte Coltine. - Massacre des prisonniers. - Les proscriptions, têtes dans le Forum. - Début de Catilina. - Temple de la Fortune, à

Préneste. - L'abdication de Sylla ; pourquoi il a abdiqué. - Sylla voue deux temples à Hercule. - Réédification du Capitole. - Mort de Sylla.

XVII. — CICÉRON, POMPÉE, CÉSAR

Commencements de Pompée ; son premier triomphe. - Réaction contre Sylla, Æmilius Lepidus battu sous les murs de Rome. - Rome en Espagne ; Sertorius. - Lettre arrogante de Pompée au sénat. - Spartacus effraye Rome. - Ovation de Crassus ; route des Ovations. - Tentative de réconciliation entre Pompée et Crassus. - Pompée attaque la constitution de Sylla. - Maison de Pompée dans les Carmes. - Pompée est chargé de la guerre contre les pirates. - Violences dans la curie, tumultes dans le Forum. - Lucullus, jardins de Lucullus à la villa Medici. - Villa et tombeau de Lucullus à Frascati. - Pompée est chargé de la guerre contre Mithridate ; résistance de l'aristocratie ; Cicéron appuie Pompée. - Cicéron, ses portraits. - Sa maison dans les Carines. - Ses débuts oratoires sous Sylla. - Son début politique ; les Verrines, les juges sur le tribunal, l'auditoire dans le Forum. - Hortensius, ses villas, son portrait. - Maison de Catilina. - Crassus, jardins Liciniens. - Cicéron accuse Catilina dans le temple de Jupiter Stator, fait arrêter les conjurés au pont Milvius et les fait condamner par le sénat dans le temple de la Concorde. - Ils sont étranglés dans le Tullianum. Clodius surpris déguisé en femme dans la maison de César, son absolution. - Arrivée à Rome de Pompée ; il attend le triomphe dans ses jardins, son second triomphe, ambition et vanité de Pompée. - Le vase de Mithridate au Capitole. - Temple et statue de Minerve. - Temple d'Hercule. - Fausse situation de Pompée. - César paraît. - Portrait de César. - César démagogue, relève les trophées de Marius. - Ses intrigues, procès de Rullus. - Procès de Rabirius. - Dédicace du Capitole. - César prêteur. - Opposition de Caton ; tempête au Forum. - Signes funestes.

XVIII. - FIN DE LA LIBERTÉ

Fin du consulat de Cicéron, Cicéron à la tribune. - César consul, sa loi Agraire, scènes dans la Curie, scène dans le Forum. - César reste sous les murs de Rome jusqu'au départ de Cicéron pour l'exil. - Cicéron pendant son exil toujours à Rome par la pensée. - César en Gaule, Pompée à Rome. - Violences de Clodius, rappel de Cicéron, son retour triomphal. - Cicéron plaide pour rentrer en possession de sa maison du Palatin, indemnité, prix des maisons à Rome. - Villa de Tusculum. - Fortune de Cicéron. - Triste situation de Cicéron et de Pompée. - Union de César, de Pompée et de Crassus. - Pompée et Crassus élus consuls, bataille dans le champ de Mars. - Guerre de César en Gaule, retentissement à Rome de sa conquête, enthousiasme populaire, protestation de Caton. - Soumission de Cicéron, il plaide par complaisance. - Cicéron écrivain : le Traité de l'Orateur, mise en scène du dialogue à Tusculum. - Théâtre de Pompée, portiques, jeux. - Pompée impopulaire et mécontent ; boude dans sa villa d'Alsiu. - Guerre de Milon et de Clodius dans le Forum. - Milon tue Clodius sur la voie Appienne. - Lieu du meurtre. - Le corps de Clodius est brûlé dans le Forum, incendie de la Curie. - Plaidoyer de Cicéron pour Milon, aspect du Forum, présence de Pompée. - Le sénat veut s'opposer à l'ambition de César. - César achète Curion et Æmilius Paullus. - Celui-ci construit la basilique Æmilia. - Basilique Fulvia. - Première pensée du forum de César. - Débris d'une villa de César dans le lac de Nemi. - Cicéron prêteur en Cilicie, son bon gouvernement, le Re Publica. - César fait des conditions au sénat. - Orage dans le sénat. - Les deux tribuns envoyés par César s'enfuient de Rome. - Pompée quitte Rome, César poursuit Pompée qui passe en Épire. - César revient à Rome et prend le trésor. - Terreurs dans la ville. - Incertitudes de Cicéron, il finit par aller rejoindre Pompée. - Le camp de Pompée, semblant de Rome, émigration républicaine. - Bataille de Pharsale, Pompée assassiné en Égypte, son tombeau près d'Albano. - Caton, sa vie et sa mort. - La morale dans la politique.

INTRODUCTION

On écrira toujours l'histoire ; car l'idéal historique, pas plus que l'idéal de l'art ou de la poésie, ne sera jamais complètement réalisé. Il semble qu'il ne devrait pas en être ainsi, il semble que les faits étant connus, on pourrait écrire, une fois pour toutes, une histoire définitive. Mais les faits ne sont pas l'histoire, ils n'en sont que l'enveloppe, comme le marbre de la statue ; de même que le sculpteur doit dégager la statue du marbre qui l'enveloppe, l'historien doit faire sortir des faits la forme et la vie.

Qui connaîtrait toutes les causes des événements qui pénétrerait dans le caractère des hommes et dans l'esprit des temps, qui pourrait découvrir l'enchaînement de ces causes, ranimer les hommes, faire revivre les temps, celui-là serait en état d'écrire une histoire définitive ; mais celui-là ne serait pas un homme, car il aurait une clairvoyance et un pouvoir de résurrection sans limites, il serait dieu.

La clairvoyance des hommes est bornée et leur pouvoir de résurrection a des limites. Il en résulte que nul ne comprend un temps et ne le revivifie tout entier ; chacun pénètre par un côté dans le passé ; chacun apporte sa lumière dans cet abîme qui aura toujours ses ténèbres, et concourt à cette reconstruction des siècles que nul n'achèvera.

Je crois avoir aperçu sous un jour nouveau l'histoire du peuple romain, en la contemplant du sein de Rome même. La Grèce est la patrie naturelle de la poésie, j'ai autrefois étudié la poésie grecque en Grèce ; Rome est le pays de l'histoire, je suis venu écrire l'histoire de Rome, à Rome.

Sur ce sol mémorable où j'ai vécu, j'ai demandé une intelligence plus nette et plus vive de la vie du peuple romain à la topographie, aux monuments, au spectacle du présent lui-même, qui à Rome contient des débris et comme des ruines du passé.

La disposition et la physionomie des lieux n'est pas sans intérêt pour l'histoire. Les événements observés sur place sont mieux déterminés et plu, vivants. Leur souvenir acquiert une précision et une réalité qui les rend présents et comme visibles ; si un récit fait dans ces conditions ne gagne pas lui-même en précision et en réalité, ce sera la faute de l'historien.

Comme en visitant une contrée on arrive à un sentiment plus intime et plus vrai, même des faits que les livres pourraient enseigner, ainsi on atteint mieux à un passé dont on touche les restes, et ce que j'appellerai la présence réelle aide à le recomposer.

Pour moi, j'avoue que je n'avais jamais eu une vue claire des scènes du Forum avant d'avoir déterminé exactement la disposition respective du Comitium, où se réunissaient les patriciens ; du Forum proprement dit, réservé aux tribus plébéiennes ; de la curie, lieu des assemblées du sénat, dominant le Comitium ; de la tribune, placée entre le Comitium et le Forum. Cette disposition bien comprise, l'histoire de ces débats orageux des deux ordres qui fut toute l'histoire intérieure de Rome au temps de sa liberté apparaît comme un drame animé dont pas un détail n'échappe au spectateur, dont son âme partage toutes les agitations et suit toutes les vicissitudes.

Le jeu même des institutions politiques de Rome est mieux compris quand on sait où se tenaient les diverses assemblées ; la distinction des comices par

curies, par centuries, par tribus est mieux saisie par l'esprit, quand on va du Comitium au champ de Mars et qu'on revient au Forum. Et puis, la vivacité de l'impression, si elle est juste, ne fait-elle pas partie de sa vérité ? Le but de l'histoire est de nous transporter au sein des faits qu'elle raconte ; en les étudiant là où ils s'accomplirent, nous sommes plus complètement transportés au milieu d'eux. Ils prennent alors une évidence singulière ; on voit ce qu'on lit. Est-ce donc la même chose de lire le récit de la mort de Servius Tullius, de la mort de Virginie, du dévouement des Fabius, ou de se dire : c'est ici que, suivant la tradition, Tullie fit passer son char sur le cadavre de son père ; c'est de ce côté du Forum, près des boutiques qui étaient là, que Virginius frappa sa fille ; voilà le chemin que prirent les Fabius pour aller à la porte Carmentale. A qui pourrait-il être indifférent de reconnaître l'endroit par où les Gaulois furent au moment de surprendre le Capitole, de savoir où était le champ de Cincinnatus, où tombèrent les Gracques, où César fut frappé ? N'est-ce pas faire revivre pour soi ces événements célèbres, que de suivre le char de Tullie, les pas de Virginius, le chemin des Fabius, l'ascension nocturne des Gaulois, de visiter Cincinnatus dans son champ, d'accompagner Gracchus dans sa fuite, d'escorter César, allant de la Regia, sa demeure, tomber dans la curie de Pompée, peut-être au pied de cette statue qu'on peut voir encore.

Ce n'est pas tout. L'imagination, excitée par le spectacle des lieux, anime l'intelligence ; ce que l'on voit aide à découvrir ce qu'on ne voit pas, et d'un sol longtemps contemplé avec l'émotion et la curiosité qu'il inspire, sortent des enseignements inattendus.

Ces enseignements peuvent être d'une nature très positive : l'état des lieux, surtout leur état ancien, explique souvent les faits dont ils ont été le théâtre. Quand il est conforme aux traditions qui s'y rattachent, il établit sinon la vérité, l'antiquité de ces traditions, il prouve du moins qu'elles sont indigènes et n'ont pas été imaginées après coup.

Des résultats importants peuvent naître de l'étude attentive des localités historiques ; le rôle considérable qu'ont joué les Sabins et le faible rôle qu'ont joué les Romains dans la formation de la société romaine m'ont été révélés d'abord par la petitesse du Palatin.

On peut, sur une carte, se former une idée très juste de l'extension respective des collines de Rome ; mais elle frappe tout autrement quand, durant des années, on a contemplé et parcouru ces collines ; ce qui le prouve, c'est que jusqu'ici elle n'a jamais frappé personne, et que des conséquences, pour moi évidentes, de ces données topographiques, n'en avaient pas été tirées.

Les monuments aussi, soit encore présents par leurs ruines, soit dont l'emplacement seul est connu, offrent à l'histoire des éclaircissements que rien ne saurait remplacer ; ils parlent aux yeux ou à l'imagination, ils disent ce qui n'est aussi bien dit nulle part.

Un pan de mur à demi écroulé qui se tient par la force du ciment, un bout de voie rencontré dans la campagne déserte, une liane d'aqueduc qui l'a traversé à l'horizon, un tronçon de statue, un fragment de bas-relief où respirent la simplicité et la fermeté, en apprennent plus que bien des phrases sur la puissance et l'énergie du peuple romain.

Ces débris de constructions, ces tronçons de statues, repartent immédiatement la pensée vers le siècle dont elles expriment le génie particulier, et donnent une intuition rapide et sûre de ce génie !

L'architecture est, comme les inscriptions et les médailles, un témoin contemporain, qui dépose de ce qu'il a vu, et qui souvent donne un démenti sans réplique aux conclusions présentées par les avocats de tel ou tel système, dans ce débat sur le passé, toujours pendant au tribunal de la postérité. On peut nier l'existence de Romulus dans une université d'Allemagne ; c'est plus difficile quand on voit de ses yeux un mur qui n'a pu être que le mur de la petite Rome du palatin. On peut contester de loin au peuple étrusque l'influence sur la civilisation romaine que les anciens lui attribuent ; mais on est ramené à les croire en voyant de ses yeux combien l'architecture étrusque ressemble à celle de l'époque des rois ; en retrouvant dans celle-ci l'appareil des murs qu'on a observés à Fiésole ou à Volterra, et dans l'indestructible voûte de l'égout de Tarquin, la voûte étrusque. On est plus frappé aussi de la proximité de cette civilisation antérieure, quand tous les jours, en passant le Tibre, on va dans l'antique Étrurie. Comment douter de l'agrandissement de Rome sous les rois étrusques, lorsqu'on mesure la différence de la bourgade de Romulus, bornée au Palatin et de la ville des Tarquins qui embrasse huit collines ? Comment ne pas sentir fortement la différence de la république et de l'empire en comparant la simplicité, la sévérité des petits temples de la première avec la splendeur des édifices gigantesques du second. Les matériaux même des constructions font apparaître soudain le caractère de l'âge qu'ils indiquent. Le rude Pépérin reporte à l'époque des rois et de la république ; en présence des marbres de la Grèce, de l'Asie, de l'Afrique, on reconnaît un luxe cosmopolite comme la domination romaine qui embrasse alors le monde.

Outre l'esprit général d'un temps qu'elle fait connaître, l'histoire des monuments se rattache souvent à un événement particulier ou à un ensemble d'événements dont elle dessine la physionomie et précise le sens. Les trois enceintes de Rome correspondent à trois moments de sa destinée : à son berceau, à sa première grandeur et à sa ruine. L'absence de murailles au temps où la domination de Rome semble assurée est un signe de sa puissance et de sa sécurité. Celles qu'élève Aurélien annoncent que l'heure de la sécurité est passée et que Rome commence à se sentir menacée par les barbares.

Un reste de l'égout de Tarquin subsiste pour attester la grandeur de son règne et les durs travaux imposés à la multitude qui amenèrent sa chute ; pour marquer la fin de la tyrannie et le commencement de la liberté.

Sous la république, chaque temple rappelle une victoire à l'occasion de laquelle il a été voué et inauguré ; la création ou la continuation des routes, qui partent de Rome et vont de tous côtés, marquent la direction et le progrès de la conquête. L'histoire de la tribune est toute l'histoire de la liberté romaine ; d'abord voisine du Comitium patricien vers lequel les orateurs, même en parlant au forum plébien, se tournaient toujours jusqu'à Caius Gracchus, elle fut transportée dans le bas forum par César, qui voulait en toute chose séparer Rome de son passé, et réduire la démocratie à elle-même pour en avoir meilleur marché. César mourut, mais, avant de mourir, il avait tué la liberté ; la tribune devait en suivre le sort, et comme elle expirer sur les marches du temple de César, symbole du despotisme divinisé.

Les lieux et les monuments peuvent donc raviver en nous le sentiment historique en l'éclairant ; ils sont donc tout ensemble la poésie et le commentaire de l'histoire.

Mais pour pouvoir en faire usage, il fallait les bien connaître et savoir où les trouver ; pour suivre d'un pas assuré l'histoire sur son terrain, il fallait que ce

terrain fut solide ; pour l'éclaircir par les monuments, il fallait que la place de ces monuments fut fixée d'une manière certaine. Ici, avant d'arriver à mon sujet, j'ai rencontré sur ma route un travail préparatoire qui présentait de grandes difficultés ; car les dénominations des monuments leur ont été données longtemps au hasard, et souvent contre le témoignage exprès des auteurs qui en parlent. Comme ils disent que le temple de Jupiter Tonnant était sur le Capitole, on le plaçait au pied du Capitole ; comme ils nous apprennent que le temple de Vesta était voisin de l'extrémité du Forum con le reconnaissait dans un édifice très éloigné du Forum ; comme nous savons que l'on déterminait l'heure de midi en regardant le soleil du haut des marches de la Curie, on mettait la Curie au sud du Forum, de sorte qu'on eût tourné le dos au soleil pour le regarder. On voyait dans les trois cotonnés d'un temple les restes de la Greco-stase, qui n'était point un temple, et le temple de la paix dans les restes d'une basilique. On retrouvait le temple de Romulus et de Remus et le cirque de Flore, qui n'ont jamais existé. Il a fallu, avant d'établir les rapports de l'histoire avec les monuments, commencer par les mettre ou les remettre à leur place. Les opinions des antiquaires sur ces problèmes topographiques que je devais résoudre avant de pouvoir commencer sérieusement non histoire, les opinions des antiquaires ne manquaient pas, car sur presque tous les points il y, en avait plusieurs. Il fallait choisir, il fallait se prononcer entre les savants italiens et les savants allemands. Celui-ci mettait le Forum dans un sens, celui-là dans un autre. Chacun, comme César, déplaçait la tribune à sa manière. Je croyais mettre la main sur le Capitole, mais le Capitole m'échappait ; son rocher immobile (*immobile saxum*) était lui-même déplacé . le sol de mon histoire chancelait, se dérobaît sous mes pieds. J'ai dit prononcer sur tous ces débats, juger consciencieusement lotis ces procès dont les dossiers étaient énormes, adoptant tantôt les conclusions d'une des parties, tantôt celles de l'autre ; quelquefois, bien que rarement, j'ai dû les rejeter toutes et adopter une conclusion nouvelle. Dans rues décisions, je file suis toujours appuyé sur le texte de la loi, c'est-à-dire sur les passages des auteurs anciens qui ne permettaient aucun doute et sur la déposition des témoins, c'est-à-dire sur le témoignage des lieux et de ce qui reste des monuments. Je ne dirai pas au lecteur par quelles anxiétés d'esprit f ai passé avant d'arriver à une certitude à peu près complète sur toutes les questions importantes. Il m'a fallu, pour cela, plusieurs années d'une étude consciencieuse faite sur les lieux, et d'une confrontation vingt fois répétée de tous les textes qui les concernent. On en verra le résultat dans les trois plans, de Rome ancienne, à trois époques différentes, qui accompagnent cet ouvrage¹. Je ne devais pas encre dans la discussion de ces questions topographiques, car ce livre suppose leur solution, mais n'est point destiné à la fournir. Je n'ai pu cependant me dispenser, sur tous les points controversés, de donner en note les principaux motifs de ma décision. Ceux qui auront le tort de me croire sur parole pourront se dispenser de lire ces notes ; je leur demanderai seulement de jeter de temps en temps un coup d'œil sur mes plans, et de se mettre une fois pour toutes dans la, tête la forme et la relation réciproque des collines de Rome.

Je suis parvenu, grâce à ce travail, à m'orienter dans la Rome ancienne à peu près comme dans une ville où j'aurais vécu. J'y ai vécu, pour ainsi dire, m'y promenant sans cesse en esprit, tandis que je parcourais la Rome actuelle, qui

¹ La forme des collines de Rome est donnée très exactement dans ces plans, d'après l'excellente carte des environs de Rome, faite par les officiers d'état-major français. Rome se trouve sur cette carte, mais dans de très petites dimensions ; M. Mojon, aide de camp du général de Goyon, a bien voulu, par amitié pour moi, la tracer sur une plus grande échelle.

disparaissait devant moi pour me laisser voir à chaque pas un temple, un portique, une basilique, un palais ; suivant une rue antique souvent indiquée encore aujourd'hui par une rue moderne ; rencontrant Cicéron dans le *vicolo* qui conduisait de la voie sacrée à la maison de Clodius, son voisin et son ennemi, ou Horace, à l'endroit où il fut abordé par le fâcheux, tandis qu'il musait parmi les boutiques de la voie sacrée, endroit que je sais à très peu de chose près, et d'où je me suis diverti plus d'une fois à l'accompagner, poursuivi de son fléau, au-delà du Tibre et, jusqu'aux jardins de César. Je connais la demeure et, si j'osais dire, l'adresse de la plupart des hommes célèbres de la République et de l'Empire, — sans parler de celle des rois, — l'adresse de Valerius Publicola, de Manlius, de Scipion l'Africain, de Pompée, de Sylla, de Lucullus, de Crassus. Je pourrais, sans trop demander mon chemin, aller chercher Ennius dans sa pauvre maison de l'Aventin, où il vivait servi par une seule esclave ; Térence, dans ses beaux jardins hors de la porte Capène ; et, en revenant de chez Pline le jeune, établi en grand seigneur sur l'Esquilin, apercevoir le pauvre Martial gravissant la montée boueuse de la bruyante Subura, ou bien l'aller trouver chez lui, sur le Quirinal dans la petite rue étroite où il habitait un troisième étage.

Outre les lieux et les édifices publics ou privés dont la position est connue, on trouve à Rome d'autres monuments qui nous rendent une autre portion de la vie antique : ce sont les statues qui remplissent les musées, les galeries, les villas. Elles nous offrent tous les types des personnages divins, et nous pouvons, grâce à eux, replacer dans chaque temple l'image de la divinité à laquelle il était consacré. Là, nous rencontrons aussi l'élite de la population romaine, les personnages les plus illustres sont représentés par leurs statues ou leur bustes ; tous ces portraits des hommes et des femmes célèbres de Rome, en nous offrant la reproduction de leurs traits, nous donnent comme un équivalent de leurs personnes. Si nous avons besoin d'eux, ils viennent passer devant nous et introduire sur la scène du drame les acteurs. Au bout d'un certain nombre de visites dans les collections, loin sont devenus des connaissances ; on s'accoutume à vivre familièrement au milieu d'eux, et par la pensée on les replace dans leur maison, comme les dieux dans leurs temples. A force de les voir, et revoir, on se pénètre de leur caractère que leur physionomie révèle presque toujours et, que leur fréquentation habituelle l'ait connaître à l'historien presque aussi bien que celui de ses contemporains. A force de les regarder, on finit par lire leur âme dans leurs traits.

Les œuvres de la sculpture rassemblées à Rome en plus grand nombre que partout ailleurs, complètent encore autrement la notion de son histoire, dont l'histoire de l'art fait partie.

En effet, on retrouve à Rome toutes les phases de l'art romain.

On peut le dire de l'architecture, puisqu'on y voit des monuments du temps des rois, du temps de la république et du temps de l'empire.

On peut le dire aussi de la sculpture. Toutes les époques de la sculpture romaine, qui fut d'abord étrusque, puis grecque, y sont représentées. On peut y suivre son origine, ses progrès, sa décadence, depuis la Louve de bronze jusqu'à la Vénus du Capitole, depuis la Vénus du Capitole jusqu'aux grossiers bas-reliefs, aux statues barbares de l'arc de Constantin, et dans cette série de portraits impériaux qui commence par l'admirable portrait du jeune Octave pour finir par la tête informe du tyran Magnence.

On peut aussi, sans sortir de Rome, se faire une idée des principaux types de l'art grec et des plus célèbres ouvrages de Phidias, de Polyclète, de Myron, de Praxitèle, de Lysippe, dont on y rencontre des copies qui souvent sont elles-mêmes des chef-d'œuvres. Cela est encore un retour vers la Rome ancienne, dans laquelle la conquête avait rassemblés ces chef-d'œuvres. Leurs reproductions antiques décorent le Vatican, demeure des papes, comme ils décoraient le Palatin, demeure des empereurs, et l'on a une image, je crois, fort ressemblante de l'aspect qu'ils donnaient aux portiques, dans l'aspect que le goût de Winckelmann, homme accoutumé à la contemplation de la plus belle antiquité, a donné au portique élégant de la villa Albani.

Les villas modernes sont elles-mêmes une reproduction assez fidèle des villas de l'antiquité. Souvent elles sont situées au même endroit, comme à Rome la villa des Médicis, qui a succédé aux jardins de Lucullus ; la villa Massimi, aux jardins de Salluste, et la villa Pamphili, à ceux de Galba ; comme à Frascati, les villas charmantes semées sur les pentes de Tusculum, ainsi qu'au temps de Cicéron.

Depuis ce temps jusqu'à nos jours, les villas n'ont pas beaucoup changé. C'est le même mélange de statues, d'eaux et de verdure ; ce sont encore les arbres taillés en murailles vertes. Se promener dans une villa de Rome, c'est se promener dans l'antiquité.

Enfin, la portion vivante de Rome représente aussi à sa manière cette antiquité qu'on y trouve partout. Les temps et les gouvernements l'ont changée à bien des égards, mais le type physique est resté. Tout le monde a reconnu ici dans les rues le profil des consuls romains et des impératrices romaines. Dans les montagnes voisines, la ressemblance est plus frappante encore, et là surtout il s'y joint celle de telle ou telle partie du vêtement ou de la chaussure, de tel usage, de tel jeu de telle dévotion même. Je n'ai jamais négligé d'indiquer ces piquantes analogies, qui sont des réminiscences. Je n'ai point voulu par là confondre le paganisme avec le christianisme, ni les rapprocher ; mais montrer ce qui appartenait à mon sujet l'antique paganisme romain vivant encore en partie dans la Rome moderne.

Armé de ce triple flambeau, guidé par l'étude des lieux, des monuments et des mœurs, je me suis enfoncé dans les ténèbres de l'antiquité romaine. J'ai même osé remonter au delà de Romulus, et tenté de faire l'histoire du sol romain avant Rome.

Je crois être, parvenu non seulement à retrouver les traces des établissements antérieurs à celui de Romulus, mais à reconnaître l'étendue, à déterminer la place, à faire pour ainsi dire la carte topographique de ces établissements que fondèrent des Latins sur le Capitole, des Sicules sur le Palatin, des Ligures sur l'Esquilin, des Pélasges et des Sabins Aborigènes sur les huit collines qui devaient composer la Rome de l'histoire.

Et, parmi les monuments dont il reste des ruines, j'en ai trouvé qui, par leur première origine, bien éloignée de leur construction dernière, se rapportent à ce passé antéromain.

Les huit colonnes du temple de Saturne marquent la place où s'éleva l'autel de Saturne à l'époque du règne de ce dieu, c'est-à-dire à l'époque où la vie sédentaire du cultivateur remplaça dans le Latium la vie errante du chasseur.

Les trois colonnes du temple de Castor et Pollux se dressent dans un lieu consacré très anciennement par le culte des Dioscures. Ce culte, aussi bien que celui de Pan, auquel fut voué primitivement l'autel de Luperca, de Déméter, de

Vesta, de Vulcain, dont les sanctuaires furent remplacés depuis par les temples de Cérès et de Vesta, par l'autel du Vulcanal, ce culte faisait partie de la religion de ces mystérieux Pélasges qui apparaissent dans un âge antérieur à la civilisation hellénique en Grèce et en Asie, qui n'ont laissé en Italie qu'une grande mémoire, des murs gigantesques, et quelques noms de lieux, entre autres celui de *Roma*.

Les environs du Palatin, où ont été ces sanctuaires, formaient le centre religieux de la Rome pélasgique, comme le Quirinal était le centre religieux de la Rome des Sabins primitifs ou Aborigènes ; les Pélasges et les Sabins primitifs eurent une forteresse sur le Palatin et une autre sur le Janicule, comme la ville des Sicules et des Ligures avait occupé le Palatin et l'Esquilin, qui formaient alors sept collines et s'appelaient le Septimontium ; comme le mont de Saturne, qui porta depuis le nom de Capitole, avait été habité par des Latins, et le fut plus tard, aussi bien que le Cælius, par des Étrusques.

Ainsi, à Rome, chaque colline a son histoire avant que l'histoire romaine ait commencé.

Cette résurrection de la Rome, ou plutôt des Romes primitives, rattachée à l'étude des localités et à l'origine des monuments, donne aux souvenirs de la ville éternelle un âge de plus¹.

Je ne pouvais retrancher d'une histoire romaine à Rome cette préface, dans laquelle la considération des lieux joue un si grand rôle. Peut-être trouvera-t-on quelque attrait de découverte dans ces régions lointaines du passé sur lesquelles la tradition poétique a jeté son charme, et qui, par un usage, par un trait de mœurs qui subsistent, par une superstition encore vivante, viennent toucher au présent. Ceux qui, marré mes efforts pour donner à un tel sujet l'intérêt de curiosité et d'imagination qu'il avait pour moi, s'effrayeraient de l'aborder, peuvent sauter par-dessus ces curieuses origines de Rome et ne commencer qu'à Romulus.

L'histoire des rois est aussi une histoire toute locale. La formation même de la société romaine et l'organisation politique du peuple romain se rattachent aux destinées des diverses collines. Romulus, et par conséquent les Romains, ne possèdent que le Palatin ; les Sabins règnent sur tout le reste. De là l'inégalité nécessaire et réelle, bien que méconnue, de la race latine et de la race sabine ; de là trois rois sabins après Romulus ; de là la part beaucoup plus considérable qu'on ne l'a cru jusqu'ici des Sabins dans la religion, la constitution, la population même de Rome.

A Rome, presque tous les grands cultes sont sabins ; le patriciat, impossible parmi les bandits du Palatin, est sabin ; la plupart des grandes familles sont sabines. Parmi tous les hommes célèbres de la république, un seul peut-être est d'extraction latine, César.

Le Palatin, la seule colline originairement romaine de home et une des plus petites, est flanqué de deux collines beaucoup plus étendues, le Cælius et l'Aventin.

¹ Souvent, pour retrouver la trace des antiques populations, je me suis servi de l'indication que me donnait de l'existence d'un vieux culte un temple dont la dédicace était plus nouvelle, parce que les auteurs offrent beaucoup d'exemples d'édifices qu'on dit construits quand ils ne sont que *rebâtis*, et qu'on dédie à une divinité à laquelle ils étaient antérieurement consacrés. Cette remarque a été faite par Becker.

Ces deux collines ne lardent pas à devenir latines comme lui, après que Tullus Hostilius a transporté sur le Cælius les Albains, parmi lesquels sont les Jules, et qu'Ancus Martius a établi sur l'Aventin les populations de plusieurs villes du Latium.

Ces populations vaincues, et pour cette raison ne jouissant pas de l'égalité politique, sont les plébéiens primitifs, comme l'a vu Niebuhr : le Cælius et l'Aventin sont leur berceau.

Les Romains, qui ont été refoulés sur le Palatin, mais qui n'ont pas été vaincus ; les Romains, jusque-là dépendants des Sabins, s'appuient désormais sur des populations latines comme eux et auxquelles ils donnent leur nom. Le Palatin s'appuie sur ses deux voisins, le Cælius et l'Aventin.

En regard des cinq collines sabines : le Quirinal et le Capitole, unis alors par une langue de terre qui n'a disparu qu'au temps de Trajan, le Viminal, qui est peu de chose, l'Esquilin et le Janicule, sont trois collines latines : le Palatin, le Cælius et l'Aventin, ces deux dernières, l'Aventin surtout, fort considérables.

Ces trois collines sont plébéiennes, puisqu'elles sont latines. Le Palatin, pour la raison que je viens de dire, bien que la plus petite, est la principale des trois.

Mais voilà qu'aux rois sabins succèdent des rois étrusques. Le nouveau Capitole étrusque détrône le vieux Capitole sabin du Quirinal.

Que feront les rois étrusques ? Ils feront ce qu'ont fait les anciens rois de France quand ils émancipaient les communes pour résister aux seigneurs, ce qu'ont fait les barons d'Angleterre quand ils se mirent à la tête des communes pour lutter contre les rois.

Ils chercheront, contre ce qui est fort et qu'ils craignent, un appui dans ce qui est faible et qu'ils ne craignent point.

Ils chercheront un appui dans la plebs latine contre l'aristocratie sabine. Le Capitole étrusque fraternisera avec le Palatin romain, la royauté étrusque avec les plébéiens de l'Aventin et du Cælius.

Sous le premier Tarquin, les tentatives de fusion entre les deux races échoueront en partie contre les résistances sabines.

Mais le second roi étrusque, Mastarna, ce *condottiere* qui a porté le nom de Servius Tullius, accomplira cette fusion par la substitution des tribus locales aux tribus nationales, par sa constitution à la grecque, fondée sur le principe du cens, dans laquelle les distinctions de race et de naissance sont effacées, et l'unique mesure des droits politiques est la propriété.

Chose bien remarquable, le même roi qui fonde l'unité politique de Rome crée son unité matérielle en renfermant les huit collines dans une seule enceinte.

Tarquin le Superbe voudra détruire l'œuvre de Servius, et il périra.

Tel est le rôle politique de la royauté étrusque.

C'est aussi un rôle civilisateur. Les Étrusques étaient beaucoup plus civilisés que les Sabins et les Latins.

On le voit par les grands monuments qu'ils élevèrent : le temple de Jupiter et le cirque. Ils entourent le Forum de portiques, construisent ce vaste système d'égouts dont il subsiste un si imposant débris, l'extrémité de la Cloaca Maxima.

Tarquin le Superbe décime l'aristocratie sabine et écrase les plébéiens latins de travaux intolérables. Patriciens et plébéiens, Sabins et Latins, s'unissent contre lui. Sa chute, opérée en commun, scelle l'union et consomme la fusion des deux races.

Tels sont, brièvement indiqués, les résultats auxquels m'a conduit l'étude des faits, contrôlée par l'observation des lieux.

Je dois dire : que ce contrôle a été favorable à la vérité de l'histoire primitive de Rome. Pour moi, cette histoire, qu'aujourd'hui quelques-uns rejettent absolument, bien que remplie d'inexactitudes et de lacunes, est vraie dans son ensemble.

Il n'a pas fallu un grand effort d'esprit pour s'apercevoir que beaucoup de choses dans cette histoire étaient impossibles et absurdes ; on n'avait pas attendu pour cela Niebuhr, dont la gloire n'est point., comme on le dit souvent, d'avoir rejeté ce que d'autres avaient rejeté avant lui : sa gloire est d'avoir cherché, avec l'admirable sagacité dont il était doué, à reconstituer l'organisation politique de Rome à cette époque dont il semblait parfois ne vouloir rien connaître, tentative dans laquelle il a échoué souvent et quelquefois a merveilleusement réussi.

Mais ne pas tout croire, est-ce une raison de tout nier. Qui donne le droit de repousser les témoignages que nous a transmis l'antiquité et auxquels l'antiquité a ajouté foi ? Pourquoi tout serait-il faux dans les origines de Rome, même dans ce que nous apprennent sur les populations qui ont précédé Romulus, les traditions recueillies par Caton, Varron, Verrius Flaccus, pourvu que nous apportions dans la discussion une critique prudente qui, j'en conviens, leur a souvent manqué ? Quel intérêt avaient-ils à faire figurer dans les antécédents de Rome des peuples obscurs comme les Sicules, les Ligures, les Aborigènes, des peuples, de leur temps, étrangers à l'Italie comme les Pélasges, s'il ne leur était arrivé, par des voies que nous ignorons, quelque débris plus ou moins altéré de vieux souvenirs ?

Ces témoignages ont pris pour moi une grande valeur quand je les ai trouvés conformes à l'état ancien des lieux, rappelé lui-même par d'antiques solennités religieuses, comme la fête du Septimontium, rapportée à sept collines qui ne sont pas les sept ou plutôt les huit collines de l'histoire ; comme les sacrifices dans les chapelles des Argéens, attachés à des sommets depuis lors abaissés ou disparus.

Des monuments même restent de cet âge primordial. La venue des Pélasges est confirmée par les murs pélasgiques découverts en Italie et tout près de Rome, confirmation d'autant plus frappante, que les auteurs qui racontent les migrations des Pélasges n'ont pas connu ou n'ont pas remarqué l'existence de ces murs et leur ressemblance avec ceux de l'Asie et de la Grèce.

Je dirai la même chose de tout ce qui, dans l'histoire de Romulus, n'appartient pas au merveilleux. Pourquoi les Romains auraient-ils imaginé pour leur ville une origine, si vraisemblable du reste, mais si peu glorieuse, en supposant qu'elle avait été d'abord un asile de brigands et de réfugiés ! Quand on se fabrique une généalogie, ce n'est pas ainsi qu'on procède, et je crois aux parchemins des familles féodales dont les aïeux ont détroussé par la grande route ou ont été pendus.

Ici encore la tradition est confirmée par un aspect des lieux qui n'existait plus à l'époque où on l'aurait inventée, et qui lui donne une date plus ancienne et une

certaine authenticité. A cette époque, la vallée entre le Palatin et le Quirinal avait été desséchée par les Tarquins ; les eaux ne venaient plus noyer le pied du Palatin ; on n'eût pas fait apporter par les eaux les enfants exposés, jusqu'à l'autre Lupercal.

Ce que la tradition nous apprend de la demeure des différents rois, et que la postérité n'avait nul intérêt à supposer gratuitement, me paraît devoir être pris en considération ; car toutes ces demeures sont dans un rapport très frappant avec le rôle attribué à ces rois, avec leur provenance réelle, même quand cette provenance, que l'induction découvre, n'a pas été connue de l'antiquité.

Enfin presque tout dans la tradition primitive de Rome a un caractère indigène. C'est évidemment une tradition native qui appartient à la race, parce qu'elle tient au sol. N'y voir, comme l'a fait par exemple M. Schlegel, que des fables grecques importées, c'est en méconnaître la nature.

Je croirai cela quand je croirai qu'on a apporté l'Ilissus à Rome et qu'il s'est appelé le Tibre.

Le grand argument que font valoir ceux qui m'admettent rien de l'histoire de Rome sous les rois, c'est qu'il n'y avait pas d'historiens à cette époque. Cela est certain, et Beaufort ne les a pas attendus pour établir que, jusqu'à la seconde guerre punique, Rome n'a point eu d'historiens véritables. S'ensuit-il donc qu'on ne sache absolument rien de l'histoire romaine avant Annibal ?

C'est le cas de dire que qui veut trop prouver ne prouve rien ; car, si la conclusion qu'on tire de l'absence incontestable d'historiens proprement dits à Rome avant le sixième siècle est rigoureuse, ce n'est pas seulement l'époque des rois qu'il faut supprimer, mais trois siècles à peu près de la république.

Il faut nier Brutus, dont la statue était au Capitole, et dont le buste, qui paraît si ressemblant, y est encore ; Coriolan, quand le temple de la Fortune des femmes, situé à quatre milles de Rome, marquait l'endroit où des femmes l'avaient arrêté ; Spurius Cassius, dont la maison rasée fut remplacée par le temple de Tellus, dans lequel le sénat s'assembla après la mort de César ; Spurius Mælius, dont la maison, également rasée, avait laissé son nom à un lieu appelé l'Æquimælium ; les Fabius, dont le départ funeste avait légué au chemin qui aboutissait à la porte Carmentale un tel renom de malheur, qu'au temps d'Ovide on évitait d'y passer ; Virginie, tuée par son père avec un couteau de boucher pris dans une des boutiques neuves, au nord du Forum, auprès du temple de Vénus Cloacine, dans un lieu qu'on indiquait encore avec précision au temps de Tite Live ; il faut nier la prise de Rome par les Gaulois et la rançon payée par les Romains, rançon dont ils ont cherché à sauver la honte, mais dont ils n'étaient pas intéressés à imaginer le mensonge ; il faut supprimer l'aqueduc d'Appius et la voie Appienne, aussi bien que la prison d'Ancus et l'égout de Tarquin ; on ne doit pas plus croire à Pyrrhus qu'à Romulus.

Le bon sens se révolte contre cette radiation téméraire de cinq siècles de l'histoire romaine admis par les Romains, et, dans leur ensemble, par les plus savants hommes et les plus grands génies des temps modernes ; il se révolte surtout quand on lit ces choses non dans le cabinet d'un savant allemand ou d'un homme d'État d'Angleterre, si distingués qu'ils soient, mais à Rome, en présence des lieux dont la configuration ancienne est toujours parfaitement d'accord avec le récit des historiens ; en présence des monuments dont les débris sont également d'accord avec ces récits, récits qui peuvent être aussi incomplets ?

mais ne sont pas plus imaginaires que les ruines, et que la crédulité des âges n'a pas davantage construits.

C'est que l'histoire n'est pas seulement dans les historiens ; c'est que si, avant le sixième siècle, Rome n'a pas eu d'histoire proprement dite, elle a eu la tradition orale, les documents publics et privés ; elle a eu des récits traditionnels et des chants historiques, les traités et les actes publics, les annales des pontifes, les éloges des morts et les mémoires des familles. L'histoire n'existait pas, mais on possédait les sources de l'histoire.

La tradition orale mérite une certaine confiance ; si en se transmettant elle s'altère, elle conserve souvent avec une ténacité incroyable des portions de vérité : trop facilement admise au dix-septième siècle et trop légèrement rejetée au dix-huitième, elle est pour l'impartialité du dix-neuvième l'objet, non d'une crédulité aveugle, mais d'une critique sérieuse. Cette critique distingue avec soin la tradition naïve, sincère, instructive par là même dans ses involontaires erreurs, et la fiction lui invente ou falsifie sciemment. La tradition orale a, sous son nom germanique de *Saga* (ce qu'on dit), pris dans ce siècle une importance véritable ; elle est venue se placer entre les chants populaires, qui sont la *Saga* chantée, et l'histoire véritable, qui commence toujours par elle. Les Sagas scandinaves, transmises de bouche en bouche, ont fourni beaucoup d'éléments à l'ancienne histoire du Nord. De véritables *Sagas* recueillies par Hérodote, qui s'exprime souvent ainsi : On dit, on rapporte....., traitées d'abord de contes en l'air, ont été reconnues pour vraies. La *Saga* ou récit traditionnel tient une grande place dans la première période de l'histoire romaine ; je l'ai acceptée avec réserve, et sauf à la vérifier, mais sans trop de défiance, quand elle était vraisemblable, quand elle s'accordait avec l'état ancien de la société ou des lieux, quand elle était attestée par l'existence d'un monument, la durée d'un culte, quelquefois la persistance d'un nom.

On peut dire des chants primitifs ce que j'ai dit du récit traditionnel. Ils contiennent toujours une portion de vérité, quoique peut-être moins grande, car l'imagination y a plus de part. Mais dans ces chants-là l'imagination n'invente pas l'ensemble des faits comme il arrive dans les poésies artificielles des âges avancés. Le poète raconte ce qu'il a vu ou entendu à des contemporains qui le savent comme lui et ne goûteraient point une pure fiction. Il chante pour tous, et il est la voix de tous ; la muse primitive est fille de Mnémosyne, la Mémoire ; le poète est le gardien du passé, dont ses chants sont l'écho.

De tels chants ont existé à Rome, Caton nous l'atteste. Ils n'ont jamais été rassemblés en un corps d'épopée, ils sont toujours restés détachés comme les ballades héroïques de la Scandinavie et de l'Espagne ; ils ont été jusqu'à la fin ce que furent dans l'origine les chants isolés qui ont servi à former l'*Illiade* et les *Nibelungen* ; s'ils ont passé dans les annales romaines encore à leur état primitif, avant d'avoir été remaniés et fondus par un poète épique, leur valeur n'en est que plus grande.

Les familles avaient aussi leurs traditions particulières, qu'elles conservaient avec soin, aussi bien que leurs arbres généalogiques, les images de leurs ancêtres et les inscriptions qui les accompagnaient. Ces traditions se perpétuaient par les oraisons funèbres dans lesquelles les familles célébraient la gloire des défunts illustres, comme le montre l'exemple de César, qui, prononçant l'éloge de sa tante Marcia, avait soin de rappeler qu'elle descendait du roi Ancus et que les Jules venaient en droite ligne de Vénus. On voit que tout n'était pas authentique dans ces généalogies, et Cicéron remarque que la vanité des familles a beaucoup

corrompu l'histoire. Cela ne prouve point que les éloges funèbres ne l'aient pas servie. Bien que Bossuet ait trop célébré les vertus de la princesse palatine, ses oraisons funèbres seraient des documents précieux à défaut d'une histoire du siècle de Louis XIV, et l'éloge du grand Condé ne renseignerait pas trop mal sur Rocroy.

La vanité des familles romaines a dû aussi falsifier quelques détails des événements racontés dans leurs *Mémoires*. Mais la falsification de faits très connus ne pouvait être bien grande et n'empêche pas que les *Mémoires* aient dû contenir beaucoup de ces traits caractéristiques d'un homme et d'un temps, qui ont permis aux anciens annalistes et par suite à Tite Live, à Denys d'Halicarnasse, à Plutarque, venus après eux, de peindre les personnages et de retracer les faits historiques avec cette vivacité, et, si je puis dire ainsi, cette individualité qui à elle seule éloigne l'idée d'une histoire imaginaire, car l'imagination livrée à elle-même est toujours vague et abstraite, la réalité seule est précise et vivante.

Comme l'a si bien dit Boileau :

*Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant,
Mais la nature est vraie et d'abord on la sent.*

La fausseté partielle des récits conservés dans les familles n'ôte donc point à ces récits, pris en masse, leur valeur historique. Les jugements quelquefois follement injustes de Saint-Simon n'altèrent pas la véracité générale de ses mémoires. On a fait une thèse pour relever les inexactitudes de César dans ses *Commentaires* : quand la thèse aurait raison sur tous les points, il ne faudrait pas pour cela brûler les *Commentaires*, et on aurait toujours beaucoup à y apprendre.

Enfin il y eut, dès l'origine, à Rome, sinon une histoire officielle, du moins des annales officielles rédigées par le grand prêtre, où furent consignés tous les événements qui, par un côté ou un autre, tenaient à la religion, — et à Rome presque tout tenait à la religion : — l'érection des temples, l'introduction des nouveaux cultes, les prodiges, qui étaient souvent des événements naturels, comme un hiver rigoureux, une maladie contagieuse, une famine, enfin des faits dans lesquels nous ne verrions rien de religieux : la cherté du blé. D'autres recueils officiels¹ contenaient la suite des magistratures et par là les éléments d'une chronologie. A leur tête il faut citer les fastes consulaires et triomphaux, dont une grande partie a été, retrouvée gravée sur des tables de marbre qu'on peut voir au Capitole ; dans les fastes triomphaux sont indiqués les noms des peuples que le triomphateur a vaincus : véritables annales de la conquête romaine ! Joignez à cela les lois et les traités gravés sur le bronze et conservés dans les temples, dont plusieurs sont cités comme remontant : au temps des rois, et encore existant sous l'empire, ce qui prouve qu'ils ne périrent pas tous dans l'incendie de Rome par les Gaulois, lequel n'atteignit point le Capitole, où un certain nombre, de ces monuments furent toujours déposés, et vous comprendrez comment la vérité historique a pu se trouver dans les annalistes qui ont puisé à toutes ces sources et dans les écrivains qui ont écrit d'après les annalistes, comme Tite Live et Denys d'Halicarnasse.

J'ai donc eu le droit de faire entrer dans mon !histoire les cinq premiers siècles de Rome, et il aurait été cruel pour moi d'y renoncer, car durant ces siècles l'histoire romaine m'appartenait tout entière ; sous les rois elle n'a jamais

¹ *Libri lintei, Livre des magistrats, table des censeurs.*

dépassé beaucoup l'horizon que la vue embrasse du haut du Capitole, et ne l'a guère dépassé non plus pendant le premier âge de la république. J'ai donc pu, souvent par ma fenêtre, suivre le peuple romain dans sa vie orageuse du Forum, du Comitium, de la curie, du champ de Mars, que j'avais sous les yeux, et dans ses guerres et ses conquêtes, dont mon regard embrassait presque toujours le théâtre ; mais maintenant ce théâtre en s'agrandissant s'éloigne et va m'échapper. A partir du sixième siècle, l'histoire romaine quitte Rome et ses environs ; elle va dans l'Italie centrale et méridionale, en Macédoine, en Grèce, en Orient ; je ne puis l'y suivre, car elle n'est plus à Rome.

Ç Cependant elle revient aussi quelquefois m'y chercher : Annibal apparaît sous les murs. Scipion, accusé dans le Forum, monte au Capitole ; si je ne trouve pas à Rome son tombeau, j'y trouve la sépulture de sa famille, sa maison et son image.

Et puis même ces guerres lointaines ne seront pas entièrement étrangères à notre récit, car elles auront un contrecoup à Rome. Le Forum s'émeut de ce qui se passe au bout du monde ; un temple s'élève pour chaque triomphe ; les triomphes eux-mêmes viendront nous apporter un reflet magnifique des conquêtes les plus lointaines du peuple romain. Sans sortir de Rome, nous assisterons à l'effet qu'y produiront les défaites et les victoires, au désespoir dompté par le courage après la bataille de Cannes, à l'enthousiasme populaire qui accueillera le vainqueur d'Asdrubal. Nous apprendrons l'histoire militaire de ces temps comme un citoyen qui serait demeuré dans Rome l'aurait apprise.

Mais tandis que les guerres glorieuses se poursuivent au loin, les dissensions civiles ne nous rendront que trop l'histoire, l'histoire véritable du dernier siècle de la république, l'histoire des dissensions fatales et de la corruption toujours croissante qui ont amené sa fin.

La scène de ces dissensions est à Rome. C'est sur le Capitole au pied du temple de la Bonne Foi, que les patriciens inaugurent l'assassinat politique en égorgeant Tiberius Gracchus. Son frère Caius se réfugia vainement sur le mont Aventin, cette forteresse plébéienne où un de ses ancêtres avait élevé un temple à la liberté et d'où il fut contraint de fuir pour aller tomber au delà du Tibre, dans un bois sacré, comme il en était digne, disait Cornélie avec orgueil.

C'est à Rome que les deux terribles représentants de l'aristocratie et de la démocratie, Sylla et Marius, se livrent, sur le mont Esquilin, un combat dans lequel Marius est vaincu en présence du trophée élevé à sa victoire sur les Cimbres. Nous n'avons pas à suivre Marius dans le marais de Minturnes et sur les ruines de Carthage, mais nous le voyons arriver sur le mont Janicule, furieux de ce qu'il a souffert. Rome, pendant qu'il y séjourne, est noyée dans le sang. Sylla revient à son tour, il écrase à la porte Colline l'armée de l'Italie soulevée contre la tyrannie de Rome, et qui venait, comme elle disait, étouffer la louve dans son marais. Quatre mille prisonniers sont égorgés dans la villa Publica ; les proscriptions commencent ; le bassin de Servilius, à l'entrée du Forum, est hérissé de têtes coupées.

Tel est l'aspect que Rome a pris pendant les proscriptions. Quand Sylla est allé dans son grand tombeau du champ de Mars attendre César et Auguste, ses voisins de sépulture et ses successeurs à la toute-puissance, qu'il a eu l'audace de déposer, la vie publique reparait ; le Forum, muet et sanglant sous Sylla, appartient de nouveau à la parole, ou au moins la parole le dispute à la violence. C'est le dernier âge de la république, c'est l'époque de César et de Pompée, de

Caton et de Cicéron, époque d'un intérêt incomparable, où la liberté qui va périr enfante encore de grandes luttes, de grands caractères, de grands hommes ; époque dont j'ai cherché ailleurs (*César, scènes historiques*) à mettre en relief, mieux que je ne pouvais le faire en passant dans cette histoire, le mouvement et la vie.

La république meurt chez elle et sa brillante agonie se passe à Rome. Ici tous les intérêts que peut présenter le point de vue historique propre à ce livre se trouvent réunis.

Les lieux des événements ne sont jamais ignorés, et les personnages de ce temps ne sauraient faire un pas sans qu'il nous soit possible de les suivre ; nous pouvons les surprendre à domicile, car la demeure de presque tous nous est connue et le choix de ces demeures n'est pas chose indifférente. César, descendant des Jules et de Vénus, le plus grand seigneur de Rome, ayant compris très jeune que la démocratie, quand elle n'est pas fière, était l'alliée naturelle de la tyrannie, a jeté les yeux sur elle pour en faire son instrument, et il est allé se loger dans le quartier populaire de la Subura. Pompée, grand général, mais, dans la vie civile, très vain et un peu niais, pompée, d'extraction médiocre et chef parvenu de l'aristocratie, s'est bien gardé d'en faire autant ; il habite le quartier élégant des Carines. Il me semble que cette affaire de logement peut à elle seule faire juger les deux hommes.

Les monuments jouent un rôle important dans la lutte des ambitions qui se disputent la république. Pompée élève son théâtre¹, premier grand édifice public offert par un particulier aux plaisirs du peuple. A cette captation magnifique, César répond en ouvrant son forum. Il oppose le forum de César à celui du peuple romain. Pompée, toujours vaniteux, avait élevé au sommet des gradins de son théâtre un temple à Vénus victorieuse, car il pensait sans cesse à ses victoires, si complaisamment énumérées dans une inscription placée par lui dans son temple de Minerve, celui auquel l'église de la Minerve doit son nom. César, toujours habile, mit dans son forum le temple de Vénus genitrix, de Vénus mère, ce qui semblait plus modeste et était plus superbe, car cette Vénus était la mère d'Énée, et, ce qu'il rappelait indirectement, l'aïeule de César.

Le forum de César est la seule œuvre monumentale qu'il ait eu le temps d'exécuter, la seule par conséquent dont on puisse espérer de trouver des restes. Mais d'autres monuments ne sont que des pensées de César réalisées après lui. Il faut lui rendre non seulement la curie et la basilique Juliennes, qui portèrent du moins son nom, mais le grand temple de Mars, qu'il voulait élever et qui fut le temple de Mars vengeur ; son théâtre, qui fut le théâtre de Marcellus ; le Colisée même, dont il avait conçu le projet, projet qui ne fut mis à exécution que sous les Flaviens. L'aspect du Tibre au-dessus de Rome rappelle que César voulait changer son cours, et, le portant à droite, gagner ainsi l'espace d'un champ de Mars nouveau, pour pouvoir construire dans l'ancien une Rome nouvelle.

A côté de ces marques de sa grandeur, on trouve aussi dans les monuments de Rome des souvenirs moins beaux pour lui. La basilique Æmilia fut bâtie par Æmilius Paullus avec les millions de César, qui l'avait acheté, comme il avait acheté Curion, auteur du fameux théâtre mobile. La première basilique avait été bâtie par Caton l'Ancien ; on avait passé de Caton à Æmilius Paullus et à Curion.

¹ Ce théâtre, placé dans le champ de Mars, à l'est des monuments antérieurement construits, achève de dessiner le sens du mouvement monumental accompli pendant le sixième et le septième siècles, aux environs du cirque Flaminien ; le théâtre de Pompée était à l'extrémité de ce quartier de temples et de portiques. Les monuments d'Agrippa vinrent ensuite et se placèrent dans l'espace qui restait libre au nord.

Enfin huit colonnes du temple de Saturne, de ce vieux temple de l'âge d'or, sont encore debout pour rappeler le vol avec effraction au moyen duquel César mit la main sur le trésor public. De ces deux monuments, l'un est le fruit, de ses corruptions, l'autre le témoin de ses violences.

Tout le drame de sa mort est écrit, pour ainsi dire, sur le sol de Rome.

César a été mis à mort dans la curie de Pompée, qui tenait à son théâtre. Le corps de César a été brûlé au pied des rostres qu'il avait transportés vers l'extrémité orientale du Forum, non loin de la Regia, sa seconde demeure, et près desquels un temple lui fut érigé après sa mort.

Le Forum, à cette époque, a repris l'importance qu'il avait eu autrefois ; elle allait disparaître avec la liberté.

Mais alors l'histoire du temps y est presque tout entière. Pompée y vient intimider Cicéron plaidant pour Milon. Il y paraît dans la tribune à côté de César pour appuyer ses lois démagogiques, avec une candeur de mauvais citoyen dont Caton lui annonce en vain les suites pour lui-même. Caton y lutte énergiquement contre la multitude gagnée à César ; il y est traîné des rostres jusqu'à l'arc de Fabius ; le corps du factieux Clodius y est brûlé, et une partie des édifices du Forum est incendiée à cette occasion ; Cicéron y est tour à tour applaudi et insulté. A l'ancienne tribune de la république il prononça le plus grand nombre de ses discours ; à la nouvelle tribune établie par César il prononça ses véhémentes philippiques contre Antoine. Antoine y répondit en faisant placer la tête coupée du grand orateur dans cette même tribune.

L'empire, dont César fut le véritable fondateur, l'empire approche, et on le sent venir. Le théâtre de Pompée voit des combats et des exhibitions d'animaux étrangers, comme en verra le Colisée ; la statue de Pompée, si c'est bien la sienne, en style héroïque et portant un globe dans sa main, semble une statue d'empereur ; l'existence des citoyens opulents s'entoure d'un luxe qui est loin de l'austérité républicaine, l'usage du marbre s'introduit dans la décoration de leurs maisons ; les jardins de Lucullus, de Crassus, de Salluste, sont déjà de l'époque qui va suivre, à tel point que tous trois ont pu devenir des jardins impériaux. Demain, le portique de Metellus sera le portique d'Octavie. Ainsi, en étudiant les monuments de Rome, on passe de la république à l'empire comme les Romains y passèrent eux-mêmes, sans s'en apercevoir.

Cette transition s'opéra facilement, grâce à la lassitude universelle et à l'hypocrisie consommée d'Auguste.

Mon jugement sur Auguste est celui de Machiavel, de Montesquieu, de Voltaire, de Gibbon ; mais le préjugé des collèges est contre moi.

Il s'est établi aussi depuis quelque temps une mode de réhabiliter l'empire romain, car il avait besoin de réhabilitation. Je me suis permis de ne pas tenir compte de ce paradoxe ; j'en suis resté à l'opinion commune, voilà ma hardiesse ; on avait mis le cœur à droite, je l'ai remis à gauche : ce n'est pas ma faute s'il ne convient point à tout le monde qu'il soit à sa place.

L'apologie de l'empire romain serait-elle dictée par une préférence universelle pour l'empire, alors elle serait, selon moi, bien maladroite ; car plus on admirerait ailleurs cette forme de gouvernement, plus on devrait, ce me semble, défendre tout autre empire de ressembler à celui-là.

C'est l'aveuglement des partis de prendre, pour la cause qu'ils ont embrassée, la responsabilité d'iniquités dont il vaudrait mieux la dire innocente. C'est ainsi que certains catholiques revendiquent, la Saint-Barthélemy et certains républicains la Terreur. Il me semble que si quelqu'un devait manifester hautement l'horreur de la Saint-Barthélemy, ce sont les catholiques ; que si quelqu'un devait flétrir avec violence les crimes de la Terreur, ce sont les républicains. Pour moi, c'est parce que je suis libéral que je déteste le mal fait au nom de la liberté, c'est parce que je suis de la démocratie que je me sens particulièrement indigné contre les égarements ou les abaissements de la démocratie.

Quant à Auguste, nous avons, pour le juger, Tacite, Suétone et Plutarque. Si ces auteurs nous faisaient défaut, nous aurions ses monuments et ses portraits.

Ce qui nous reste de ses monuments est caractéristique. Le théâtre de Marcellus, l'entrée du portique d'Octavie, les trois colonnes du temple de Mars vengeur, montrent qu'une transition s'accomplit dans l'art romain, comme dans la société romaine ; le premier de ces monuments retient encore la simplicité toute grecque de l'architecture républicaine ; les deux autres, et surtout le troisième, inaugurent la magnificence vraiment romaine de l'ère impériale. Mais il en est un plus significatif encore : c'est le mur d'enceinte du forum d'Auguste ; ce mur est une *illustration* d'un passage de Suétone. Suétone nous apprend qu'Auguste, ne voulant point user du droit d'expropriation forcée contre des particuliers qui ne se souciaient pas de vendre leur terrain, aima mieux donner une forme irrégulière à son forum. Le mur de ce forum existe encore, et il se détourne en effet, témoignant d'un de ces ménagements dont usait Auguste pour masquer son usurpation de tous les droits. Il est curieux de trouver là un produit et une image de la politique d'Auguste, oblique aussi et biaisant toujours, comme la muraille de son forum.

La politique d'Auguste paraît encore dans le soin de donner le nom des membres de sa famille, de Livie, sa femme, d'Octavie, sa sœur, de Lucius et Caius, ses petits-fils, aux édifices construits par lui, pour attacher la reconnaissance des Romains à la dynastie qu'il espérait, mais qu'il ne put fonder.

Elle paraît surtout dans le soin qu'il eut constamment de continuer les plans de César, d'achever sa basilique et sa curie, de dédier à la vengeance tirée de ses meurtriers le temple de Mars qu'il avait projeté et qu'Auguste consacra à Mars vengeur, de placer son propre forum auprès du forum de César, s'efforçant toujours de s'accoler à cette grande mémoire.

Auguste, qui avait été cruel quand la cruauté lui avait été utile, cessa de l'être dès qu'elle ne lui servit plus à rien, et l'univers oublia qu'il l'avait été. L'histoire semble parfois l'oublier aussi ; mais on est forcé de se le rappeler en présence de ses portraits, dans lesquels, quand la flatterie ne les a pas trop idéalisés, on retrouve toujours un air méchant et faux l'air méchant d'Octave, l'air faux d'Auguste.

Des nombreux édifices d'Agrippa, le plus célèbre et le seul conservé est le Panthéon, dédié à Auguste par une adulation dont son affectation de modestie repoussa l'hommage excessif. La rude ex-expression du visage d'Agrippa étonne chez ce serviteur éminent d'Auguste, qui eut toujours tant de soin de lui complaire en s'effaçant devant lui ; mais peut-être cet air était-il pris à dessein tut ne fut-il qu'une habileté de plus.

A Rome, le despotisme porta rapidement ses fruits naturels. Après Auguste vint Tibère, après Tibère, Caligula.

Tibère continua Auguste. Ce fut la même politique avec un caractère ; plus sombre, et cette différence qu'Auguste fut cruel au commencement et Tibère à la fin. Auguste, qui affectait pour sa demeure comme pour ses vêtements, la modestie et la simplicité, était allé habiter, dans une partie assez retirée du Palatin, la maison de l'orateur Hortensius. Tibère se logea tout près, plus à l'ouest. On ne parle pas de la magnificence de cette demeure, et je doute qu'elle ait été grande. Tibère vécut loin de Rome, d'où sa figure est absente. Il y bâtit peu. Le camp des prétoriens, dont l'enceinte et les baraques subsistent, fut construit par Séjan dans l'absence de Tibère et peut-être contre lui.

Après le despotisme prudent d'Auguste et de Tibère vient le despotisme désordonné de Caligula. Ses traits sont beaux, mais sa physionomie dure et cruelle. Il jette un regard farouche sur le monde. Le coin nord-ouest du Palatin, où étaient les maisons des principaux citoyens, à la fin de la république, fut envahi par le palais de Caligula. Le pouvoir absolu, qui s'était déguisé jusque-là, se montrait maintenant la face découverte ; de là un pont insensé, jeté obliquement sur le Forum, fut rejointre le Capitole, pour que le dieu Caligula pût aller commodément converser avec son collègue Jupiter ; ce pont touchait le temple de Castor et Pollux, entre les images desquels l'empereur fou allait fraternellement s'asseoir.

Claude, homme bizarre, humain et cruel tour à tour, éloquent et stupide, qui savait à fond l'histoire étrusque et ne savait pas ce que faisait Messaline ; qui se plaisait au spectacle de la torture et abolit les sacrifices humains en Gaule ; qui s'emportait contre les gladiateurs lorsqu'ils refusaient de mourir, et le premier fit une loi pour protéger les esclaves contre leurs maîtres ; Claude passe tout simplement pour un imbécile. Il est impossible d'être de cet avis en voyant sa figure, qui ne manque ni d'élévation, ni d'intelligence ; l'abjection où l'on maintint sa jeunesse déprava une nature grossière, mais douée à certains égards. Quelques uns de ses bustes expriment une profonde tristesse, comme s'il sentait douloureusement sa dégradation. Ces bustes m'ont forcé de faire une étude nouvelle sur cet homme singulier.

Les travaux utiles accomplis par Claude m'avertissaient aussi, malgré ses absences, de ne pas le prendre pour un idiot ; car un idiot eût été l'auteur des deux plus grands ouvrages de l'empire : le port d'Ostie et l'émissaire du lac Fucin, que l'on travaille aujourd'hui à rétablir.

Le jardin des Passionnistes sur le Cælius, d'où l'on a une si admirable vue, est planté sur l'emplacement d'un temple élevé à Claude par Agrippine. Ce temple citait plus vaste qu'aucun de ceux qu'on avait élevés jusqu'alors. Ce n'était pas, de la part d'Agrippine, faire trop pour un mari qu'elle avait l'ait dieu.

Eu ce qui concerne Claude, l'histoire monumentale rectifie ou du moins complète l'histoire écrite ; quant à Néron, ces deux histoires se confirment l'une l'autre admirablement : ses portraits ressemblent à son caractère, dont le fond était la vanité d'un artiste manqué. Ces portraits sont de deux sortes : dans les uns, Néron a l'air béat d'un acteur applaudi ; dans le autres, l'air féroce d'un auteur sifflé ; il est aussi représenté en Apollon, idéal de l'apothéose qu'il rêvait.

Son seul monument est le palais des *Mille et une nuits* qu'il construisit pour son usage. La *Maison dorée*, comme un *sérail* d'Asie, renfermait des palais, des étangs, des forêts. Elle commençait sur le Palatin, à côté de la modeste maison d'Auguste ; le despotisme dissimulé de celui-ci avait fait place à un despotisme tout oriental, sans mesure comme sans pudeur ; à cette maison de peu

d'étendue dont les colonnes étaient formées d'une pierre grisâtre, touchait la Maison dorée, dont le nom indique la splendeur, et qui couvrait un tiers de la ville.

Après Néron passent Galba, Othon et Vitellius, leur histoire est courte comme le fut leur puissance ; heureusement leurs portraits sont là pour les faire bien connaître.

L'énergie et la cruauté de Galba se retrouvent dans la dureté de ses traits.

Othon est beau ; sa beauté, qui commença sa fortune, se fait voir dans les portraits de l'ami de Néron et de l'amant de Poppée.

Vitellius est gras, mais il ne faut pas voir en lui seulement le goinfre inoffensif ; un buste souvent reproduit, admirable d'exécution, mais qui peut-être appartient à la renaissance, a fait prévaloir sa réputation de sensualité sur le renom de cruauté qu'il méritait aussi bien et que d'autres portraits lui restituent.

Ces trois empereurs n'ont point laissé de monuments ; cela même est un monument de la brièveté de leur empire.

Le Forum, dont la vue évoquait de si beaux souvenirs, est chanté dès lors par de hideuses mémoires : le meurtre cruel du cruel Galba, le meurtre ignoble de l'ignoble Vitellius.

Une famille de parvenus sabins, les Flaviens, relève d'abord l'âme attristée et comme humiliée par le spectacle de ces misérables empereurs que la soldatesque proclame et que la populace égorge.

Jamais physionomie n'exprima mieux que la physionomie matoise de Vespasien la nature d'un personnage historique ; Vespasien, habile, prosaïque, ironique, qui savait administrer et mépriser les hommes. Celui qui en mourant se moquait de sa propre divinité, a eu les honneurs d'un temple en partie conservé.

Némésis, qui a passé son niveau sur tant de monuments consacrés par l'adulation, semble avoir été désarmée par ce railleur de sa propre apothéose.

Titus, dont les commencements furent mauvais, dont le règne fut court et insignifiant, a dans l'histoire une réputation au moins très exagérée de beauté et de suprême bonté ; ses portraits les moins idéalisés, surtout sa statue du Vatican, par la vulgarité de sa personne et l'expression plus narquoise qu'élevée de ses traits, démentent cette double erreur.

Domitien fut peut-être le plus pervers des empereurs car, comme ses portraits l'attestent et comme le ferait supposer son attachement au culte de la déesse de la Sagesse, à laquelle il dédia son forum, il était intelligent. Un équitable mensonge a fait donner à ce forum où la figure de Minerve se voit encore, le nom du sage Nerva qui, dans un règne trop court, ne put avoir que le temps de l'achever.

La plus grande ruine de Rome est celle de cet amphithéâtre auquel travaillèrent les trois Flaviens, qui porta toujours leur nom dans l'antiquité et s'est appelé, depuis les bas temps seulement, le Colisée. Cet amphithéâtre et les thermes de Titus nous révèlent toute la politique de cette famille habile. La mémoire de Néron, encore chère à la multitude, qui aime si facilement les tyrans, importunait les Flaviens ; ils voulurent en finir avec cette mémoire. Le Colisée fit disparaître les célèbres étangs de Néron ; les thermes de Titus s'élevèrent sur un de ses palais, et on se hâta d'enfourer dans les chambres de ce palais, comblées de

décombres et dont on ne se donna pas même le temps de retirer les objets les plus précieux, le souvenir et la popularité de Néron.

Nerva est le premier des bons et Trajan le premier des grands empereurs romains ; après lui il y en eut deux maîtres, les deux Antonins. Trois sur soixante-dix, tel est à Rome le bilan des gloires morales de l'empire.

Cette fois, par exception, l'iconographie est trompeuse : la grandeur de l'âme de Trajan ne se reflète pas dans ses traits assez vulgaires, mais elle péla !e dans les monuments de son règne comme dans les actes de sa vie. On peut reconstruire par la pensée, à l'aide des débris qui en restent, son forum et sa basilique. Quand on contemple la colonne de marbre encore intacte qui portait sa statue et s'élevait sur sa cendre, œuvre où tout est admirable, la matière, la construction, les bas-reliefs, on se réjouit que tant de magnificence, d'art et de goût, consacré à un souverain qui en était si digne, ait été conservé par la naïve dévotion du moyen âge, qui croyait que Dieu avait ressuscité Trajan à cause de ses vertus, afin qu'il eût le temps de se faire chrétien. Ici, ce que nous apprend l'histoire romaine est parfaitement d'accord avec ce que nous enseigne l'histoire de l'art et l'histoire des ruines.

Parce qu'Adrien a succédé à Trajan et parce que les Antonins ont succédé à Adrien, il faut se garder de le confondre avec lui et avec eux. Adrien fut un *dilettante* spirituel, mais un prince corrompu et méchant ; les chefs-d'œuvre qui ont reproduit les traits d'Antinoüs, le nom de ce favori écrit en hiéroglyphes sur un obélisque à côté de celui de l'impératrice Sabine, proclament l'impudeur d'une honteuse passion affichée à la face du monde. La bouche et le regard d'Adrien expriment, avec la finesse et la pénétration, la sécheresse et la dureté. Les restes du beau temple de Vénus et de Rome, dont Adrien fut l'architecte, rappellent le meurtre d'Apollodore, mis à mort pour punir fine épigramme. Dans la villa Adrienne, ce produit et pour ainsi dire ce recueil de ses souvenirs de voyage, apparaît vivement, parmi les ombrages et les ruines, la maladie affreuse et vengeresse qui vint l'y frapper et qui lui faisait désirer de mourir sans l'oser. Juste accomplissement de l'arrêt d'un vieillard qui, condamné par lui sans motif, avait demandé aux dieux de condamner Adrien à vouloir et à ne pouvoir mourir.

Son mausolée, lui-même un souvenir d'Orient, ce monument d'une grandeur inutile et le pont qu'il rit construire uniquement pour arriver à ce mausolée achèvent de peindre la vanité égoïste de son âme par la vanité colossale de son sépulcre.

On voit à côté des empereurs les portraits de leurs femmes, de leurs mères, de leurs sœurs, de leurs filles. Je préférerais, aux images de toutes ces impératrices et de toutes ces princesses, celle de la mère des Gracques, qui était dans le portique d'Octavie.

Cependant on s'arrête avec respect devant la première Agrippine, l'épouse de Germanicus, assise avec une si noble simplicité et dont le visage exprime si bien la fermeté virile. L'autre Agrippine, la mère de Néron, nous présente une beauté plus parfaite, beauté coupable qu'elle fit servir à son ambition pour séduire un vieil oncle et peut-être un fils. Poppée est bien la jolie idole que devait élever puis briser un caprice de Néron. Julie, fille de Titus, laide et vaine, ne nous offre rien qui puisse excuser le caprice incestueux de Domitien ; de plus, elle a une affreuse coiffure, dont la bizarrerie disgracieuse avertit que le goût s'en va. Plautine, la femme, Marciane, la sœur, Matidie, la nièce de Trajan, ne sont guère mieux coiffées ; elles ont l'air honnête et commun. Seule de la famille, Sabine

respire la distinction et l'élégance : ce fut une personne lettrée qu'on accusa de trop aimer les gens de lettres.

Les épouses d'Antonin et de Marc-Aurèle, bien que *mariées à la philosophie*, ne s'en montrèrent pas assez éprises dans la personne de leurs époux. Antonin le sut et s'y résigna ; Marc-Aurèle l'ignora toujours. On voit à Rome le temple d'Antonin et de la première Faustine et leur apothéose. On y voit aussi celle, de la seconde : elle était charmante ; en regardant son portrait on conçoit les illusions de Marc-Aurèle sur une épouse qui abusa à son égard de la permission de tromper un mari.

Ces deux Antonins furent admirables ; la vertu humaine ne saurait aller plus loin. Marc-Aurèle eut de plus le mérite d'être guerrier. Ses guerres contre les Germains sont retracées sur sa colonne par des bas-reliefs dont la perfection moins grande fait voir que depuis ceux de la colonne trajane l'art a déjà décliné.

La statue équestre de Marc-Aurèle, d'une majesté si douce, si paisible, dont le geste est un geste clément, fait plaisir à rencontrer sur le Capitole ; bien qu'en bronze, elle a été épargnée, au moyen âge, parce qu'on la croyait une statue de Constantin. Erreur honorable pour Constantin.

La bonté des trois règnes longs et presque consécutifs de Trajan, d'Antonin et de Marc-Aurèle est la plus foudroyante condamnation du despotisme, car trois empereurs à peu près parfaits n'améliorèrent nullement l'empire romain. Ce qui est foncièrement mauvais le demeure toujours ; après Marc-Aurèle vint Commode : on n'avait rien gagné.

Commode ressemble par le visage à Marc-Aurèle, dont l'âme était si différente de la sienne. La réputation de Faustine avait besoin de cette preuve de la légitimité de son fils. Pour la seconde fois nous trouvons, par exception, l'application qu'on peut faire de l'iconographie à l'histoire en défaut : rien clans Commode n'annonce le fou sanguinaire ; il a l'air d'un beau satisfait de lui-même et des autres. Je passe Pertinax, Didius Julianus et son *règne d'un moment*, les rivaux éphémères de Septime Sévère, pour arriver à cet empereur africain, comme le disent sa chevelure un peu crépue et ses traits qui n'ont rien de romain. Septime Sévère conserva l'amour de sa province et voulut qu'un monument qui s'appelait le Septizonium annonçât le palais impérial à ses compatriotes venant d'Afrique par la voie Appienne et entrant dans Rome par la porte Capène. Il eut un arc de triomphe et le méritait. Cet arc existe aujourd'hui ; l'architecture en est encore belle, la sculpture en est déjà grossière.

Son fils Caracalla fut un fou féroce dans le genre de Commode. Ses bustes au col de travers, à la figure grimaçante, sont ainsi parce qu'il a exigé qu'ils fussent ainsi. Caracalla voulait que ses portraits eussent l'air furieux ; il s'est chargé de léguer sa caricature à la postérité. Dans le petit nombre de ceux où le programme impérial n'a pas été suivi, on voit qu'il ressemblait à son frère Geta, ce frère qu'il fit mourir, et qui, à en juger par sa mine, ne valait guère mieux que lui. Le nom de Geta, effacé de l'arc de Septime Sévère, d'un autre monument à Rome, et en Égypte des inscriptions hiéroglyphiques, atteste un acharnement du Fratricide contre la mémoire de sa victime, né peut-être de l'importunité d'un remords.

Les Thermes de Caracalla sont après le Colisée la plus grande ruine de Rome. C'est de même un monument consacré, selon le génie de l'empire, aux plaisirs de la multitude. Les combats de gladiateurs, sanguinaire mais mâle divertissement, appartiennent à la République ; les Thermes, consacrés, il est

vrai, aux plaisirs de la conversation et de l'esprit, mais surtout à la volupté orientale et amollissante du bain, ont commencé avec l'époque impériale.

Julia Pia, cette Syrienne élevée au trône par Septime Sévère, à cause de sa beauté, offre un type nouveau d'une finesse et d'une distinction un peu étrangères. Sa sœur Mœsa, les deux filles de celle-ci, Julie Sohemias et Julie Mammée, ont comme elle un genre de coiffure plein d'élégance. Ces belles et intrigantes étrangères prennent dans la politique une importance qui est nouvelle à Rome. Elles font lus empereurs comme Théodora et Marozia, au moyen âge faisaient les papes. Par elles arrivèrent à l'empire un jeune, beau et stupide prêtre syrien qui prit le nom d'Hélagabale, et Alexandre Sévère, dont les traits respirent la faiblesse et la douceur. Maximin, un hercule dalmate, gigantesque et vorace, succède au généreux fils de Mammée. Puis viennent les empereurs de la décadence, dont on peut voir les figures dans la curieuse galerie des bustes impériaux, au Capitole. A mesure qu'on avance, le travail du sculpteur devient plus grossier, l'expression des bustes plus inquiète et plus sombre ; c'est que la civilisation baisse et que les barbares approchent.

Quelques honnêtes empereurs, Claude le Gothique, Tacite, Probus, se détachent dans cette foule, mais ils sont venus trop tard ; le sénat les nomme quelquefois, les soldats les assassinent presque toujours.

En général, ils n'ont pas le temps ou le loisir d'élever des monuments. Constamment occupés pendant leurs règnes rapides à défendre Rome menacée toujours de plus près, ils ne songent point à l'embellir.

De Gallien, il est resté un arc de triomphe qu'un flatteur lui éleva dans ses jardins. Ironie du hasard ! c'est sous Gallien, à qui fut dédié cet arc de triomphe encore conservé, que se consommèrent l'envahissement et la dislocation de l'empire.

Aurélien, Dioclétien, Maxence font exception. De ceux-là il reste des monuments et des monuments considérables, épaves de ce grand naufrage de l'empire romain.

Ces monuments prouvent ce qu'a déjà montré l'arc de Septime Sévère, et ce que font voir également les monuments de l'Égypte ; combien le beau dans l'architecture survit au beau dans la sculpture. Les bustes de ces temps sont plus ou moins barbares ; les débris du palais du Soleil, élevé sur le Quirinal par Aurélien, qui fut un empereur énergique, sont d'une telle beauté qu'on a peine à les croire contemporains des monuments de Palmyre auxquels ils ressemblent par la grandeur des dimensions, mais qu'ils surpassent de beaucoup par le style. Dioclétien fut un second Vespasien. L'air de son visage rappelle celui de cet empereur. Comme lui positif, habile, il méprisait les hommes, qu'un jour il dédaigna de gouverner. Il fit un effort immense et inutile pour tuer le christianisme et organiser l'empire, deux impossibilités.

Les thermes qui portent son nom, mais qui en réalité furent l'œuvre collective des quatre Augustes et des deux Césars qui se partageaient le monde romain, et dont aucun ne vécut dans Rome que ses maîtres commençaient à abandonner, ces Thermes attestent par leur étendue et par le grand aspect de ce qui en subsiste, surtout de la salle dont Michel-Ange a fait une des plus belles églises de Rome, ce que l'architecture était encore au temps de Dioclétien.

Une des plus belles églises de Rome faite avec une, salle des Thermes qui portent le nom du plus acharné persécuteur des chrétiens, quel triomphe et quelle noble vengeance du christianisme !

Le dernier empereur païen de Rome, Maxence, élève encore un cirque en grande partie conservé de nos jours, et la majestueuse basilique, dont le tiers, qui seul subsiste, forme une des plus imposantes ruines de Rome.

Cette basilique, construite par le dernier des empereurs païens et dédiée au premier empereur chrétien son vainqueur, montre le monde passant du paganisme au christianisme à la suite de la mémorable victoire remportée par Constantin sur Maxence à trois lieues de Rome.

Je m'arrêterai à Constantin, car l'histoire de la Rome chrétienne fera partie d'un autre ouvrage.

De Constantin lui-même, qui appartient à cette histoire et qui a déserté Rome, je dirai peu de choses ; je n'aurai à parler que de sa remarquable statue et de son arc de triomphe, monument de transition orné par l'empereur chrétien, qui ne l'était probablement pas beaucoup alors, de bas-reliefs païens empruntés à un monument de Trajan et portant une inscription qui renferme une profession de foi assez ambiguë, dont la partie effacée et réécrite l'était probablement encore plus.

Je renvoie aussi à l'histoire de la Rome moderne ce qui se rapporte à l'invasion des barbares ; l'invasion des barbares, comme l'établissement du christianisme, en terminant l'histoire ancienne, commence l'histoire moderne.

Avril, 1861, sur la roche Tarpéienne.